
P. o. gall.
2626
p



VICTORINE,

OU

LA NUIT PORTE CONSEIL,

DRAME EN CINQ ACTES

MÊLÉ DE COUPLETS;

PAR MM. DUMERSAN, GABRIEL ET DUPEUTY,

(*Paris, représenté, pour la première fois, sur le théâtre de Saint-Martin*, 1831)



BRUXELLES,

J. P. MELINE, LIBRAIRE-EDITEUR,
RUE DE LA MONTAGNE.

1832.

PERSONNAGES.

VICTORINE, brodeuse.
ELISA, couturière.
MICHEL, garçon tapissier.
ALEXANDRE, mauvais sujet.
JUSTINE, femme de chambre.
MARIE, cuisinière.
Un musicien.
Un garçon marchand de vins.
Un officier de paix.
Un portier.
Un chasseur.
Un cocher.
Un sergent de ville.
Un conscrit.
Un paillasse.
Deux joueurs.
Patrouille de la garde nationale.
Joueurs et joueuses.
Hommes et femmes du peuple.

VICTORINE.

ACTE PREMIER.

Une petite chambre mansardée meublée avec simplicité ; deux portes, l'une à gauche, l'autre à droite. Au fond, contre le mur, un lit très-simple, avec rideaux. Une table de nuit au-dessus de laquelle est un miroir. Deux tables, quelques chaises.

SCENE PREMIERE.

VICTORINE, ELISA, *assises près d'une table sur laquelle brûle une lumière.*

(*Victorine brode, Elisa lit un roman.*)

ELISA.

C'est amusant, ces romans! ça dit toujours la même chose : mais c'est égal, c'est gentil.

VICTORINE.

J'aime bien aussi à en lire : mais je n'ai pas le temps, il faut que je travaille.

ÉLISA.

C'est ennuyeux, n'est-ce pas! le plus souvent que j'aurais voulu être brodeuse, moi.

VICTORINE.

Tu sais bien, ma bonne Elisa, que je n'avais pas le choix d'un état, après la mort de ma mère!...

ELISA.

C'est vrai; c'te pauvre mère, elle t'aimait tant, qu'elle t'a fait apprendre toute sorte de choses d'agrément et rien de ce qu il te fallait pour gagner ta vie.

VICTORINE.

Heureusement que ce bon Michel qui a été élevé avec

moi, m'a conservé son amitié, son estime, et qu'il veut bien de moi pour sa femme.

ELISA.

Ne v'là-t-il pas une belle poussée...... un garçon tapissier !

VICTORINE, *distraite.*

Il dit qu'il va s'établir.

ELISA.

Oui, en chambre.

VICTORINE, *à part.*

Quelle différence ! (*Elle réfléchit.*)

ELISA, *lisant haut et ânonnant.*

« C'est en vain que les parens du jeune et charmant » Adolphe voulaient contrarier son amour. Il aimait » avec passion, et quoique Mélanie ne fût qu'une simple » ouvrière, il jura de fouler aux pieds les préjugés » du monde, le respect filial, les soi-disant convenances » de la société, et de mettre sa fortune et » son nom t'aux pieds de la beauté qu'il idolâtrait... » J'aime les romans bien écrits....

VICTORINE.

Crois-tu que ce soit vraisemblable ?

ELISA.

Si je le crois ! On dit que les romans sont la peinture des mœurs de la société.

VICTORINE.

Ah ! si cela était.... mais je n'ose croire !...

ELISA.

Qu'est-ce que tu dis donc là ?... Ah chère Victorine, tu me caches quelque chose.

VICTORINE.

Ma bonne Elisa, je vais tout te conter..... mais de la discrétion.

ELISA.

Tu sais bien que j'haïs les cancans.

VICTORINE.

La propriétaire de cette maison a un fils de 25 ans environ...

ELISA.

Un jeune homme qui a un cabriolet.

VICTORINE.

Oui.

ELISA.

Je le connais; il me fait l'effet d'un être bien séduisant.... dans le genre de mon Alexandre. Mais voyons ton histoire romantique?

VICTORINE.

Imagine-toi que depuis plus d'un mois, je ne pouvais jamais sortir sans rencontrer monsieur Jules qui m'adressait la parole. Je ne répondais pas.... mais, il y a quelques jours, je fus obligée de m'arrêter sous une des arcades de la rue de Rivoli... Ce n'est pas ma faute :

AIR : *Vaudeville de la robe et les bottes.*

Il pleuvait tant! Je cherchais un refuge;
Au même instant, monsieur Jules m'offrait.
Pour échapper à ce nouveau déluge....

ELISA.

Un parapluie?....

VICTORINE.

Un bon cabriolet.
Le refuser eût été raisonnable;
Je l'aurais pu, s'il avait fait plus beau :
Mais ce jeune homme était vraiment aimable.

ELISA.

Et t'avais peur de gâter ton chapeau. (*bis.*)

VICTORINE.

Ah! si tu savais comme on est bien dans un cabriolet bourgeois.

ELISA.

Oui, ça vaut mieux que les omnibus.

VICTORINE.

Il m'a conduite jusqu'à ma porte ; mais chemin faisant, il m'avait fait les déclarations les plus brûlantes, et surtout une proposition qui flattait mon amour-propre.

ELISA.

Quoi donc qu'c'est ?

VICTORINE.

Il m'offrit de me faire entrer au Conservatoire, en m'assurant que je pouvais devenir, un jour, une célèbre cantatrice.

ELISA.

Il sait donc que tu chantes ?... Et tu as accepté, ça va sans dire.

VICTORINE.

Non, j'ai refusé.

ELISA.

Ah ben, v'là une bêtise.

VICTORINE.

Il voulait me louer un riche appartement, et je ne sais pourquoi ; mais malgré moi, j'ai senti qu'il serait mal d'accepter cela d'un jeune homme.

ELISA.

Ah ! par exemple, tu peux bien dire que tu as refusé ton bonheur.

VICTORINE.

Non, je resterai dans mon état, j'épouserai Michel qui m'aime et je serai heureuse.

ELISA.

Victorine, tu ne penses pas un mot de ce que tu dis-là.... tu te ments à toi-même, tu te fais des allusions... tu cherches à te persuader que tu aimes Michel : c'est un bon garçon, je ne dis pas, il a même de l'esprit.... pour un tapissier.... mais enfin c'est un homme de la basse classe, un homme qui a des gants verts et des souliers lacés.

VICTORINE.

Elisa, au lieu de m'engager à mal faire, encourage plutôt mes bonnes résolutions : si tu savais quels combats je soutiens avec moi-même! l'image de ce jeune homme si brillant est sans cesse devant mes yeux.... Elle se mêle à cet espoir de bonheur et de richesse dont ma pauvre mère me berçait dans sa faiblesse.... La nuit même, ces pensées me suivent dans mes rêves : j'entends des paroles bien douces à mon oreille, je roule encore dans cette riche voiture emportée par ce cheval bouillant qu'il conduit avec tant d'élégance ; toutes les femmes me regardent, m'envient.... Je suis la mieux parée, la plus belle.... mais je m'éveille, je jette un regard sur ma pauvre petite chambre, et je pleure en pensant que j'ai refusé tout cela.

ELISA.

Allons, tu es folle.

VICTORINE.

Il n'y faut plus penser.... je ne le verrai plus... je ne veux plus le voir.... Ecoute, Elisa, nous nous marierons le même jour, car je pense bien que ton intention est aussi d'accorder ta main à M. Alexandre.

ELISA.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Oui j'en conviens, j'aime assez Alexandre,
Parce qu'il est un peu mauvais sujet :
Mais pour époux je ne veux pas le prendre,
Car ce serait déranger mon budget.
Un cœur sensible est un trésor, ma chère !
Aussi l'on peut, je te le dis ici,
Avec l'amant supporter la misère
L'argent fait seul supporter le mari.

VICTORINE.

Il me semble que quelqu'un monte l'escalier.

ELISA, *ouvrant la porte à droite.*

Tiens, c'est lui.

VICTORINE.

Qui? monsieur Jules.

ELISA.

Non, c'est mon Alexandre.

VICTORINE, *à elle-même.*

Ah! c'est fini, je ne le reverrai plus.

(*Elle se remet à travailler.*)

SCENE II.

LES MÊMES, ALEXANDRE, *portant une bouteille et des marrons.*

ALEXANDRE.

(*Il entre en chantant.*)

Tu n'auras pas ma rose, (*bis.*)
Car tu la flétrirais,
Ais,
Car tu la flétrirais.

Salut à la belle Victorine... bonjour céleste Elisa. Ouf! j'ai monté les six étages tout d'un trait..... C'est un peu haut.

ELISA.

La beauté ne cherche-t-elle pas toujours à s'élever?

ALEXANDRE.

C'est possible, mais ça essouffle!

ELISA.

Qu'est-ce donc que vous avez-là, sous le bras?

ALEXANDRE.

Ça... c'est une bouteille de cidre, et des marrons à votre intention.

ELISA.

Ah ça, vous avez donc volé un coche, aujourd'hui?

ALEXANDRE.

Du tout, j'ai gagné une poule à l'estaminet, hier au soir. Une poule au profit des Polonais.

ELISA.

C'est ça... toujours avec vos amis, c'est pour ça qu'on vous voit tous les trente-six du mois.

ALEXANDRE.

Pourquoi ne venez-vous pas avec moi, mes amours ?

ELISA.

Non, Alexandre, je n'aime pas votre société... l'odeur de la pipe m'incommode.

ALEXANDRE.

Ah ça, pourquoi donc votre séduisante amie ne me parle-t-elle pas ? est-ce qu'il y aurait des nuages ?

VICTORINE.

Mon dieu non... c'est que je suis pressée, mais je n'a plus que deux points à faire.

ALEXANDRE.

C'est bon, c'est bon, ne vous dérangez pas... Cependant, j'avais quelque chose d'assez important à vous communiquer.

VICTORINE, *se levant.*

Quoi donc ?

ALEXANDRE, *lui montrant un papier.*

Ce joli petit poulet qu'on m'a chargé de vous remettre port franc, et sans commentaires.

VICTORINE.

A moi, et de quelle part ?

ELISA, *à part.*

Si ça pouvait être du jeune homme !

ALEXANDRE.

De la part d'un individu bien couvert, ma foi... qui m'a rencontré dans l'escalier, et qui a eu plus de confiance en moi que dans le facteur de la petite poste... Il s'appelle monsieur Jules.

ELISA, *bas à Victorine.*

Dis donc, c'est du monsieur au cabriolet.

ALEXANDRE.

Eh bien, prenez donc... vous me laissez là le bras tendu comme l'Hercule du Nord.

ELISA, *prenant le billet et le donnant à Victorine.*

Prends donc!

ALEXANDRE.

Voyons, voyons, ça doit être gentil.

VICTORINE, *chiffonnant le billet et le gardant dans sa main.*

Non, non, je ne lirai pas cette lettre, je ne le dois pas...

ALEXANDRE.

Eh bien, merci... envoyez donc des poulets à la beauté.

VICTORINE.

Tu m'approuves, Elisa, n'est-ce pas?

ELISA.

Si tu veux faire la bégueule, tu en es bien la maîtresse

VICTORINE.

Je vais au premier, chez cette dame qui attend cette broderie.... Je descends par le petit escalier pour ne pas rencontrer ce jeune homme....

AIR : *Clic clic clac.*

Vite, vite,
Mes amis, j'vous quitte,
En bas on m'attend,
J'y vais r'cevoir un peu d'argent.
Monsieur Jul's peut v'nir me rendr'visite,
Je ne veux pas l'voir,
Gardez-vous de le recevoir.

ELISA.

Bien sûr il t'aime! ma chère,
Tu ne sais pas l'apprécier....
Le fils d'un propriétaire
Peut diminuer ton loyer.

ENSEMBLE.

Vite, vite, etc.

ELISA, ALEXANDRE.

Vite, vite,
Il faut qu'elle nous quitte ;
En bas on l'attend,
On va lui donner de l'argent.
Monsieur Jul's peut v'nir lui rendr'visite,
Ell' ne veut pas l'voir,
Gardons-nous de le recevoir.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ALEXANDRE, ELISA.

ALEXANDRE.

Ah ça, mais, elle n'a donc pas de principes, cette jeunesse-là.

ELISA.

Je parie qu'elle va lire la lettre dans l'escalier.

ALEXANDRE.

Il y a donc déjà quelque chose?

ELISA.

Certainement, il y a que le jeune homme a déjà fait des offres superbes, et que Victorine fait la sucrée, la pimbesche.

ALEXANDRE.

Nous ne devons pas souffrir ça.

ÉLISA.

Je l'espère bien : aussi, depuis ce matin, je me tue à lui donner de bons conseils.

ALEXANDRE.

C'est son Michel qui lui tient au cœur... Peut-on jeter comme ça à ses pieds ce qu'on a dans ses mains.... Préférer un Michel, un petit bout d'homme qui est grand comme Mayeux.... Qui ne boit pas, qui ne fume pas, qui ne sait pas seulement faire une bille au bloc.

ELISA.

Qui nous empêcherait de voir Victorine, sitôt qu'elle serait mariée....

ALEXANDRE.

Enfin un jeune homme qui n'a rien pour lui.

ELISA.

Au lieu que si elle écoute monsieur Jules, elle sera très-heureuse, c'te pauvre chère amie..... Elle aura un appartement.

ALEXANDRE.

Une maison.

ELISA.

Peut-être une belle hôtel...

ALEXANDRE.

Elle pourra prendre le nom qu'elle voudra...

ELISA.

Elle ne s'appellera pas madame Michel, elle s'appellera madame St-Elme, madame St-Victor, et nous pourrons dire nous connaissons madame St-Victor...

ALEXANDRE.

Nous dînons chez madame St-Victor.

ELISA.

Nous allons dans la calèche de madame St-Victor.

ALEXANDRE.

Il faut nous liguer.

ELISA.

Oui, liguons-nous.

ALEXANDRE.

En buvant le cidre et en mangeant les marrons. (*Il met tout sur la table, et ils s'asseoient tout deux.*)

ELISA.

D'abord, il est imposible que nous restions comme nous sommes.

ALEXANDRE.

Indubitablement.

ELISA.

AIR : *Et pourtant papa.*

J'aime à ne rien faire,
A bien m'amuser ;

Et pour me distraire,
M' promener et danser.
Voilà ce qui fait
Que ma couturière,
A qui ça déplait,
Me donn' mon paquet.

ALEXANDRE.

Quel rapport aimable
Règne entre nous deux;
Autre part qu'à table
Je suis paresseux.
Voilà ce qui fait,
(C'est désagréable,)
Qu' dans les bureaux d'prêt,
J'ai plus d'un paquet.

Ma montre et mon épingle sont chez ma tante... ma fortune se compose de 3 pièces de 30 sous.

ELISA.

C'est étonnant, vous n'avez jamais d'argent.

ALEXANDRE.

Je gagne pourtant 6 francs par jour, dans mon état de peintre sur éventails.... Il est vrai que j'en croque douze, ça m'oblige de faire des emprunts et de créer des rentes qui m'enfoncent dans un amortissement indéfini.

ELISA.

Quand on n'a qu'une amie un peu soignée, il faut au moins qu'elle vous serve à quelque chose, tiens.

ALEXANDRE.

J'ai mis dans ma tête qu'elle ferait sa fortune.

ELISA.

Et la nôtre.

ALEXANDRE.

C'est trop juste... A votre santé, mon Elisa.

ELISA.

A la vôtre, mon Alexandre. (*Ils trinquent.*)

ALEXANDRE.

Cette jeune enfant a perdu ses parens.... c'est à nous de lui en servir.

ELISA.

D'abord, il faut que monsieur Michel reçoive son congé.

ALEXANDRE.

C'est ce que j'allais vous dire, ma bien-aimée.

ELISA.

Un roquet qui se donne les tons de ne pas me saluer sur les boulevards...

ALEXANDRE.

Un ladre qui refuse de me prêter cent sous, l'autre jour que j'étais en gage chez un traiteur, pour mon écot.

ELISA.

Ensuite, comme Victorine a pas mal d'orgueil, et que j'ai la parole en main, je me charge de lui monter la tête.

ALEXANDRE.

C'est ça, il ne faut pas permettre qu'elle fasse une folie... Là v'là qui rentre, silence... il ne faut pas avoir l'air... (*Haut.*) Encore un verre de cidre....

(*Ils boivent.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE, *à elle-même en entrant.*

Quelle humiliation !... recevoir un salaire si modique. et essuyer encore des reproches.

ELISA.

Veux-tu faire comme nous, ma bonne?

VICTORINE.

Merci, je n'ai besoin de rien.

ALEXANDRE, *à part.*

Ça se trouve bien, la bouteille est vide, et il n'y a plus que des écorces de marrons.

ELISA.

Comme tu as l'air de mauvaise humeur, est-ce qu'on ne t'a pas payé ton dû ?

VICTORINE.

Si, l'on m'a donné six francs.... six francs pour le travail de toute une semaine.

ALEXANDRE.

Six francs, pour de l'ouvrage confectionné par ces jolies petite mains blanches.

ELISA.

Ça fait à peu-près 17 sous par jour.... c'est gentil... Il faut tout manger et mourir de faim.

VICTORINE.

AIR : *Muse des bois.*

Donner son temps pour un léger salaire
Qui ne saurait suffire à nos besoins :
Et quoi qu'on soit réduite à la misère,
De la cacher prendre les plus grands soins :
Voir prospérer et le luxe et le vice ;
Voir la vertu que l'on dédaigne.... hélas !
On nous conduit au bord d'un précipice,
Et puis on veut que nous n'y tombions pas.

Et pourtant, cette dame qui m'a payée si peu, est bien riche !... Si vous aviez vu.... quels beaux meubles, et puis des domestiques, des marchandes, des bijoutiers.... Ah ! qu'elle doit être heureuse!

ELISA.

Si tu voulais, tu la serais comme elle, et tu aurais à ton tour, ta brodeuse, ta couturière...

VICTORINE.

Tais-toi, Elisa.

ELISA.

Pourquoi donc, avec tes agrémens personnels et ton inducation.... n'est-ce pas, Alexandre ?

ALEXANDRE.

C'est véridique.... mademoiselle a des épaules à cachemire, et des oreilles à girandoles.

VICTORINE.

Pourquoi m'accabler de vos complimens, je n'y crois pas....

ALEXANDRE, *à Elisa.*

Quand je dis non, c'est que c'est oui.

ELISA, *à Victorine.*

Tiens, qu'est-ce que tu chiffonnes donc là, dans ta main ?

VICTORINE.

Oh rien.... c'est la lettre de ce jeune homme.

ELISA.

Et mais, il me semble qu elle est décachetée.

VICTORINE, *embarrassée.*

Tu crois ?

ELISA, *prenant la lettre.*

Je ne crois pas, j'en suis sûre.... Victorine, tu l'as lue.

ALEXANDRE.

Vous l'avez lue, séduisante Victorine.

VICTORINE.

Oh non ... je vous jure que non.... j'avoue que la curiosité, l'inquiétude.... j'avais effectivement rompu le cachet, mais je suis montée rapidement, sans avoir lu, comme pour échapper à moi-même.

ELISA.

Comme t'est enfant va.

ALEXANDRE.

Elisa a raison... cette lettre contient peut-être des choses fort importantes... si, par exemple, on voulait vous effrayer.

ELISA.

Si on te menaçait de t'enlever.

ALEXANDRE.

Il faudrait bien le savoir, pour vous protéger, vous défendre.

VICTORINE.

Comment, vous croyez... vous pouvez penser....

ALEXANDRE.

Dame, ça c'est vu.

ELISA.

Les jeunes gens sont si entreprenans !

VICTORINE.

C'est égal... je n'oserai jamais.

ELISA.

Mais si on osait pour toi ?

ALEXANDRE.

Entendre, ça n'est pas lire... Voyons, Elisa, il faut vous sacrifier pour l'amitié. (*Elisa ouvre la lettre et la retourne en tous sens.*)

VICTORINE, *à part.*

Je ne sais ce que j'éprouve, mais j'ai envie de pleurer.

ELISA.

C'est drôle.... j'ai de la peine à lire l'écriture... voyez donc, Alexandre.

ALEXANDRE, *lisant.*

« Mademoiselle.... malgré le refus cruel par lequel
» vous avez répondu au plus respecteux amour...

ELISA.

Pauvre jeune homme !

ALEXANDRE, *continuant.*

« Je n'en ai pas moins continué à m'occuper de votre
« bonheur.

ELISA.

Comme c'est délicat !

ALEXANDRE, *continuant.*

« Dès demain, vous pouvez entrer au Conservatoire.

VICTORINE.

Serait-il vrai?

ALEXANDRE, *continuant.*

« Un appartement plus digne de vous, attend celle
» qui l'embellirait encore par sa présence....

ELISA, *à part.*

Voilà de ces choses qui ne m'arriveront jamais.

ALEXANDRE, *continuant.*

« Que cette offre ne vous alarme pas.... vous serez
» chez vous, et personne, pas même moi, personne n'au-
» ra le droit de vous importuner par ses visites.... de-
» main, je quitte Paris pour quelques jours.... si vous
» ne me répondez pas avant mon départ, je serai au déses-
» poir, mais je ne cesserai jamais de vous adorer.

» *Signé* Jules DEROSELLE. »

ELISA.

C'est superbe!.. c'est comme le roman de tout à l'heure.

ALEXANDRE.

J'en suis touché jusqu'aux larmes! mais je suis si sensible!...

VICTORINE, *baissant les yeux.*

Il ne parle pas de mariage.

ELISA.

C'est la timidité.

ALEXANDRE.

J'entends quelqu'un dans l'escalier.

VICTORINE.

Ah mon Dieu, c'est lui sans doute qui vient chercher sa réponse... donnez, donnez cette lettre... (*Elle la déchire.*) Il ne saura pas du moins que je l'ai lue... (*Michel paraît à la porte.*)

TOUS.

Michel!

VICTORINE, *à part.*

C'est le ciel qui me l'envoie.

ALEXANDRE, *à part.*

Que le diable l'emporte.

SCENE V.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL.

Ah! je suis tout en nage... j'ai monté les escaliers quatre à quatre, mais c'est égal, quand c'est pour voir ma petite Victorine, je ne trouve jamais que c'est trop haut. Tenez, je vous apporte cette jolie petite rose, elle vient du rosier que j'ai sur ma fenêtre, que vous m'avez donné le jour de ma fête!

VICTORINE.

Merci, mon ami.... je vais la mettre dans un verre pour la conserver! (*Elle la met sur sa table de nuit.*)

ELISA, *à Alexandre.*

Dieu! que c'est délicat.

ALEXANDRE.

Un peu rococo! — Mais c'est égal.

MICHEL, *prenant les mains de Victorine.*

Bonne petite Victorine!

VICTORINE, *à part.*

Comme il a les mains dures.

MICHEL, *à Elisa et à Alexandre.*

Je vous salue.

ELISA.

Bonjour, Monsieur Michel.

ALEXANDRE, *à part.*

Comme il a l'air triste....(*haut*) bonjour farceur.

MICHEL, *à part.*

Toujours ici.

VICTORINE.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai vu, mon ami.

MICHEL.

C'est vrai ça, et j'en suis le premier puni, mais dame,

le travail.... et puis je me suis occupé de notre mariage, et j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

ELISA, *à Alexandre.*

Attention.

VICTORINE.

Des nouvelles.... qu'est-ce donc?

MICHEL.

Mon père me donne une assez jolie somme pour m'établir, et demain à 10 heures, il y a rendez-vous chez le notaire, pour le contrat.

VICTORINE.

Quoi, déjà!

MICHEL.

Comment, déjà.... mais c'est un mot de reproche, ça.

VICTORINE.

Non, non Michel, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire.... mais.... c'est que....

MICHEL.

C'est que ... c'est que.... enfin quoi.... qu'est-ce que vous voulez dire?

ALEXANDRE.

Jeune homme, permettez-moi de vous faire observer que vous n'avez pas l'usage du monde.

MICHEL.

Qui est-ce qui vous parle, à vous?

ELISA, *bas.*

Ah! que cet homme-là est commun!

MICHEL.

Si je ne me trompe pas, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

VICTORINE.

Mais non, je vous assure.

MICHEL.

Si, mam'zelle.... vous n'avez pas l'habitude de me recevoir de c'te manière-là, et je crains bien que de

mauvais conseils.... si je le savais.... gare à ceux qui se mêleraient de ce qui ne les regarde pas.

ALEXANDRE.

Je ne prends pas ça du tout pour moi.

VICTORINE.

Calmez-vous, Michel, s'emporter ainsi contre mes amis, devant moi, ce n'est pas me donner une grande preuve d'amour.

MICHEL.

C'est juste; mam'zelle, j'ai eu tort.... à cause de vous, j'aurais dû me retenir.... c'est qu'aussi vous conviendrez que vous n'êtes guère aimable avec moi, aujourd'hui. Vous me parlez comme s'il s'agissait d'un mariage d'intérêt.

VICTORINE.

Il me semble qu'au moment de se donner un maître, de s'enchaîner pour la vie....

MICHEL.

Eh ben.... est-ce que je ne m'enchaîne pas aussi.... tenez, mamz'elle Victorine, je ne sais pas faire de phrases moi; aussi je ne cache pas ce que j'ai sur le cœur, et puisqu'il faut le dire, je ne suis pas tranquille... j'ai des soupçons...

VICTORINE.

Comment, des soupçons?

MICHEL.

Oui, je commence à croire que Michel ne vous paraît plus assez huppé.

ELISA, *à part.*

Huppé.... quel choix d'expressions!

VICTORINE.

Vous vous trompez, Michel; mes sentimens pour vous sont toujours les mêmes, mais j'ai des idées; j'ai formé des projets qui ne vous plairont peut-être pas, et il vaut mieux s'expliquer franchement là-dessus.

ALEXANDRE.

C'est ça, parlons franchement.

VICTORINE.

Nous avons été élevés ensemble, j'ai de l'amitié, de l'attachement pour vous, et ce que je vous ai promis, je le tiendrai : je serai votre femme.

MICHEL, *avec joie.*

A la bonne heure, au moins, voilà ce qui s'appelle parler.

ELISA, *à Alexandre.*

Dites donc, c'est que ce n'est plus ça du tout.

ALEXANDRE, *bas.*

Motus.... il ne la tient pas encore.

VICTORINE.

Mais avant de me marier, je veux faire mes conditions.

MICHEL.

Parlez, Victorine, après comme avant, vous serez toujours la maîtresse.

VICTORINE.

D'abord, puisque votre père vous donne une bonne somme, il faudra louer un beau magasin, avec un joli logement.

MICHEL.

Dame, je ferai ce que je pourrai : mais il me semble que la première année, nous ferions mieux de rester en chambre, pour économiser le loyer : c'est le premier gagné.

ELISA.

Du tout, Victorine a raison, il faut jeter de la poudre aux yeux.

MICHEL.

Oui, pour faire banqueroute au bout de six mois.... J'en suis bien fâché, ma petite Victorine, mais il faut se faire une raison, et dans les premiers temps, j'ai bien réfléchi qu'il vaut mieux rester en chambre.

VICTORINE, *piquée.*

Mais au moins, M. Michel, nous aurons une bonne pour nous servir ?

MICHEL.

Par la suite, il n'y a pas de doute, quand nous aurons le moyen de la loger et de la nourrir.

ALEXANDRE.

Dans huit ou dix ans.

VICTORINE.

Et d'ici là ?

MICHEL.

Dame, d'ici là vous ferez comme toutes les bonnes ménagères qui aiment leur mari : pendant qu'il travaillera du matin au soir pour sa femme, et un jour pour ses enfans, vous aurez soin de sa maison : c'est comme ça qu'on en amasse.

ELISA.

Eh bien c'est ça, tu feras la cuisine, tu feras la pôt-bouille sous la cheminée, sur un réchaud.

MICHEL.

Pourquoi pas ?

ALEXANDRE.

Comme cette pauvre malheureuse d'en haut, au septième : son homme oublie toujours de lui laisser de la monnaie, et il bat sa femme quand il n'y a pas de beurre dans la soupe.

MICHEL.

M. Alexandre, savez-vous que vous commencez à m'impatienter.

VICTORINE, *avec humeur.*

Encore, Michel !

ALEXANDRE.

M. Michel, je dois prendre les intérêts de l'amie de mon amie.

ELISA.

Lui laisser faire la cuisine à cette pauvre chatte... ça lui arrangerait joliment les mains.

VICTORINE.

Allons, tais-toi, Elisa... Quant à vous, M. Michel, je crois avoir le droit de vous adresser des reproches... Vous promettez un avenir bien dur à celle qui consent à vous épouser... vous oubliez trop la distance que l'éducation a mise entre nous.

MICHEL.

Ce n'est pas ma faute si vous avez été trop bien élevée. Moi.... je ne peux pas promettre l'impossible.

VICTORINE.

Il me semble que j'ai assez fait pour vous... devenir la femme.... d'un ouvrier!

MICHEL, *un peu piqué.*

Dame, quand on n'est qu'une ouvrière.

ALEXANDRE, *bas.*

Bon, ça marche.

VICTORINE.

C'est assez, monsieur, c'est assez... vouloir encore m'humilier.... Ah ! je suis bien punie d'avoir eu confiance en vous; d'avoir pensé que vos défauts n'étaient que ceux d'un homme sans éducation.

MICHEL.

Et moi, je dois joliment me mordre les doigts de n'avoir pas écouté les conseils de mon père, de ma famille....

AIR : *T'en souviens-tu.*

Ils me disaient : tu fais une folie !
Lorsque l'on veut assurer son bonheur,
Il n'suffit pas qu'un' femme soit jolie :
Faut qu'ell' soit sage et qu'elle ait un bon cœur.
Je répondais qu'une douce habitude,
Depuis long-temps m'avait fait votre ami! ...
Je n'ai jamais connu l'ingratitude,
Devrais-je donc la connaître aujourd'hui ?

Vous ne répondez pas, Victorine! est-ce que je me trompais, lorsque....

VICTORINE.

Eh bien oui, vous vous trompiez, si vous avez cru que je consentirais à vous épouser, pour être malheureuse toute ma vie.

MICHEL.

Ainsi, vous ne voulez plus de moi, à présent?

ALEXANDRE.

C'est un peu dur, mais c'est positif.

(*Michel lui lance un regard.*)

MICHEL.

Votre cœur a changé.... Oui, mamz'elle, je le vois maintenant, ce qu'on m'avait dit, ce que je ne voulais pas croire, c'est la vérité.

VICTORINE.

Quoi donc, Michel, que vous a-t-on dit?... Parlez, je le veux, je vous le demande en grâce.

MICHEL.

On m'a parlé d'un rival.... mais non, non, je ne puis pas encore le croire.

VICTORINE.

On vous a pourtant dit vrai.... ce jeune homme a osé m'écrire.... et voici sa lettre..., (*Elle montre les morceaux*).

MICHEL.

Tous les propos qu'on a tenus dans le quartier n'étaient donc pas inventés!

VICTORINE.

Michel, j'espère au moins que vous n'y croyez pas.

MICHEL.

Il y a un moyen de me prouver que vous tenez encore à mon estime.... dès demain, donnez-leur un démenti par notre mariage.

VICTORINE.

Et si je ne voulais pas, monsieur, si je vous demandais quelques jours pour me décider.

MICHEL.

Air : *de Préville et de Taconnet.*

Arrêtez-vous. Je devine le reste,
Avec Michel vous voulez en finir.
Je vous déplais, tout enfin me l'atteste,
Et mon état vous fait rougir :
Je vois qu'un autre a su vous éblouir.
Ça me fait mal : mais je vous le pardonne,
Quand vous croyez votre bonheur certain,
Un changement peut arriver soudain...
Ah! quelque jour si l'on vous abandonne,
Je serai là pour vous tendre la main.

Adieu, mam'zelle.

VICTORINE.

Adieu....

ALEXANDRE, *à Élisa.*

Il est flambé. (*Haut.*)

Air : *Gymnasiens remettons à 15 ans.*

Il se fait tard, et l'amitié discrète,
Jusqu'à demain, doit vous dire au revoir,
(*A Élisa.*)
Allons, ma belle, il faut battre en retraite,
Jusqu'au revoir,
Bonsoir.

MICHEL, *à Victorine.*

Vous n'doutez pas de mon amour, mamz'lle,
Mais je n'dois plus attendre, désormais,
J'en fais serment, et j'y serai fidèle;
Nous s'rons mariés dès demain, ou jamais.

ENSEMBLE.

Il se fait tard, etc.

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

VICTORINE *seule.*

Demain, a-t-il dit... nous serons mariés, ou tout est fini entre nous, fini pour jamais ! A travers sa bonté quelle brusquerie..... Que serait-ce donc s'il était une fois le maître...? L'autre est si poli, si bien élevé : il oublie qu'il est riche, considéré, et ce n'est point une loi qu'il m'impose, c'est une prière qu'il m'adresse..... Mon Dieu, mon Dieu, que faire ! Si ma pauvre mère vivait encore.... Mais seul, sans un ami, sans un parent... Allons, attendons à demain, la nuit porte conseil. (*Elle se prépare à se coucher et allume sa lampe de nuit.*)

AIR : (*Fragment de Diavolo, acte* 2.)

Oui, c'est demain, c'est demain,
Quand le jour va renaître,
C'est demain, c'est demain,
Qu'il faut donner ma main...
Déjà je voudrais être
A demain, à demain.

(*Elle se coiffe de nuit auprès d'une petite table sur laquelle est un miroir et un bougeoir allumé.*)

De faire un choix vraiment je tremble,
Michel serait un bon mari...
(*Se regardant au miroir.*)
Pourtant, je suis faite, il me semble,
Pour choisir un peu mieux que lui.

(*En ce moment elle a ôté sa robe, et est restée en jupon blanc, le col et les bras nus.*)

Oui, voilà, pour une ouvrière,
Une taille qui n'est pas mal,
A tout le monde elle doit plaire.
Je crois qu'on en voit de plus mal....

Hélas! si Jule était sincère !
Non... ce choix me serait fatal...
Allons, plus de chimère,
D'un sort brillant défions-nous,
Bon Michel .. c'en est fait, tu seras mon époux.
Oui, c'est demain, etc., etc.
(Elle fait quelques pas vers son lit.)
La nuit s'avance, il faut dormir...
Mais de l'autre le souvenir,
Malgré moi vient troubler mon âme...
Qu'il serait beau d'être sa femme !....
O ma mère, du haut des cieux,
Inspire-moi, guide mes vœux...
(Elle s'assied sur le lit.)
Je veux suivre... au réveil.
Ton conseil....
(Elle éteint la lumière de son bougeoir.)
O ma mère, du haut des cieux,
Inspire-moi... guide... mes... vœux...
(Elle a tout-à-fait cédé au sommeil. L'orchestre continue en sourdine pendant un instant.)

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE.

Un appartement très-élégant, à droite une psyché, à gauche un divan.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, UN CHASSEUR, UN GROS COCHER.

LE CHASSEUR, *lisant un petit journal.*

Croyez-vous, mamz'lle Justine, que nous irons au bois de Boulogne aujourd'hui ?

JUSTINE.

Dame, demandez cela à Georges, le cocher.

LE COCHER.

Moi, ça ne me regarde pas... Mes chevaux et moi nous sommes bêtes d'habitude ; si on nous dit d'atteler, nous attellerons le landau, le coupé ou la berline.

JUSTINE.

Madame Saint-Victor est allée ce matin faire des emplettes.. elle a pris le tilbury avec Tom, son groom... Tenez, la voilà qui revient .. Quittez ce salon, je me charge de prendre ses ordres.

LE COCHER.

Nous allons les attendre chez le marchand de vin du coin.

LE COCHER ET LE CHASSEUR.

AIR : *Vaudeville de la visite à Bedlam.*

A votr' santé, cher' enfant,
Sans façon nous allons boire,
C'est le plus beau d'notr' histoire.

JUSTINE.

Pourtant, ne versez pas tant (*bis*).

LE CHASSEUR.

Mam'zell' Justine, un chasseur
Au cabaret fait merveille.

LE COCHER.

Un cocher, mon petit cœur,
Ne r'cul' pas d'vant un' bouteille.

ENSEMBLE.

A vot' santé, etc., etc.

SCENE II.

JUSTINE.

Est-elle heureuse, ma maîtresse...; riche, jeune et belle..., n'ayant à s'occuper que de sa toilette et de ses plaisirs... Quand donc ça m'arrivera-t-il à moi... Ah bah! une femme de chambre...Dame, au fait, ça s'est vu.

SCÈNE III.

VICTORINE, JUSTINE, UN GROOM.

(*Elle entre suivie d'un groom qui est chargé d'étoffes nouvelles et d'objets de curiosité.*)

Tom, jette tout cela sur le divan... Justine rangera toutes ces emplettes. (*Le groom sort.*)

JUSTINE.

Ah! madame, les jolies choses que vous avez achetées!

VICTORINE.

Tu crois.....; elles me déplaisent déjà..... Que de peine pour rien; j'ai fait plus de vingt magasins, mais rien de neuf; pas une étoffe nouvelle chez Delisle depuis hier; rien chez Giroux, rien au Petit Dunkerque..... En vérité, c'est désespérant, il n'y a plus moyen de dépenser son argent.

JUSTINE.

C'est bien désagréable.

VICTORINE.

Est-il venu quelqu'un?

JUSTINE.

M. de Saint-Alexandre, ce riche marchand de chevaux anglais, a envoyé dire qu'il viendrait prendre madame ce matin, pour la cavalcade projetée.. avec madame la baronne Elisa.

VICTORINE.

Je n'irai pas... je ne veux plus monter à cheval...

JUSTINE.

Mais madame a promis.

VICTORINE.

Eh bien! je manquerai de parole.

JUSTINE.

Cette riche amazone que madame s'est fait faire sera donc perdue?

VICTORINE.

Je te la donne, Justine.

JUSTINE.

A moi! madame, mais je ne peux pas mettre une amazone.

VICTORINE.

Eh bien! tu la vendras... ou tu la donneras à ton frère le douanier, pour se faire un uniforme et un pantalon vert.... Mon chocolat, j'ai faim.

JUSTINE.

Oui, madame...

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

VICTORINE.

Qu'est-ce que je ferai après déjeuner? Si j'allais à Montmorency.... Non, je ne veux pas sortir..... il faudra que je cherche quelque occupation ici, chez moi.... Enfin, je verrai.

LE CHASSEUR, *annonçant.*

Monsieur de Saint-Alexandre et madame la baronne Elisa.

SCENE V.

VICTORINE, ALEXANDRE, ELISA.

(*Elisa est en amazone, Alexandre en fashionable de mauvais ton, avec bottes et éperons.*)

ÉLISA.

Eh bien ! es-tu prête, ma chère ?

ALEXANDRE.

Attendrons-nous long-temps la beauté ?

VICTORINE.

Vous irez sans moi au bois aujourd'hui...; je boude.

ELISA.

Comment ça ?

VICTORINE.

C'est monsieur le duc qui me refuse une misère, un caprice qui me passe par la tête.

ALEXANDRE.

Quoi donc ?

VICTORINE.

Un nouvel équipage à quatre chevaux, pour pouvoir tenir le milieu du pavé.

ELISA.

C'est très-mal de sa part.

ALEXANDRE.

Sans doute .. Il faut pousser à la vente des quadrupèdes.

VICTORINE.

J'en ai vu un si joli.... avec une livrée bleu-de-ciel.

ALEXANDRE.

Et deux grooms en postillons, c'est moi qui ai fourni.

ELISA.

Les grooms?

ALEXANDRE.

Non, les chevaux.

VICTORINE.

Aussi, j'ai signifié à monsieur le duc qu'il pouvait se

dispenser de venir, à moins qu'il ne se présentât chez moi.....

ALEXANDRE.

Avec la voiture à quatre chevaux, c'est trop juste.

ELISA.

Oh! elle a du caractère.

ALEXANDRE.

Ah ça, mais, qu'est-ce que vous ferez d'ici au dîner...

VICTORINE.

J'y ai déjà pensé.... ah, tiens, une idée.... Il y a six mois que je n'ai changé mon ameublement.... il commence à me déplaire...... (*A Justine qui apporte le chocolat.*) Justine, allez chez mon tapissier, et dites-lui que je l'attends le plus tôt possible.

JUSTINE.

Oui, madame, j'y cours. (*Elle sort.*)

ELISA.

Quel bel usage tu fais de ton argent! comme tu t'entends à cela.

VICTORINE.

C'est si amusant de dépenser, de jeter l'argent par les fenêtres.... (*Elle prend son chocolat.*)

Ah ça, dis donc, Elisa, tu es donc baronne, à présent?

ELISA, *se jetant sur le divan.*

Oui, j'ai trouvé ça plus commode pour voyager.... ça donne de la considération: et puis à la frontière, on ne se doute pas qu'une baronne s'amuse à faire la contrebande des cachemires.

ALEXANDRE.

Cette bonne Elisa, elle finira par faire une fortune brillante.

ELISA.

Oui, si vous ne m'empruntiez pas mon argent, pour votre commerce de chevaux.

ALEXANDRE.

J'avoue qu'il m'est bien doux de faire valoir les capi-

taux d'une tendre amie..... Ah! nous sommes tous en bon chemin, et ça, grâce à qui..... à la divine maîtresse de ce séjour.

ELISA.

Le fait est que si elle ne s'était pas décidée à quitter sa petite vilaine mansarde, elle n'aurait pas eu successivement les plus beaux appartemens de Paris, depuis la rue Mont-Martre jusqu'à la rue du Helder.

ALEXANDRE.

Elle n'aurait pas pu avoir le plaisir d'aider l'amitié.

ELISA.

Dieu de dieu, que t'as donc bien fait de ne pas écouter les jérémiades de cet imbécille de Michel.

VICTORINE, *se levant.*

Elisa, tu sais que je n'aime pas qu'on parle mal de ce jeune homme.

ELISA.

Suffit, suffit on se taira.

ALEXANDRE.

A propos, vous ne savez pas.... De Roselle, l'agent de change.... (*à Elisa.*) Son ancien....

VICTORINE.

Qui, Monsieur Jules?

ALEXANDRE, *riant.*

Lui-même.... Eh bien, il a manqué.... Ah, une banqueroute superbe, plus de 3 millions.

VICTORINE, *embarrassée.*

Monsieur Alexandre, je crois que c'est l'heure de la course qui a lieu aujourd'hui.... Ne craignez vous pas de la manquer?

ALEXANDRE.

Diable, c'est juste.... et moi qui fais courir pour le prince russe, il faut que j'aille faire peser son jokei. Au revoir, divinité... Nous nous invitons à dîner.

VICTORINE.

A la bonne heure, je veux vous bien traiter.. Alexan-

dre faites-moi le plaisir, en allant à votre course, de passer chez mon fournisseur du Palais-Royal.

ALEXANDRE.

J'entends, comme la semaine dernière, n'est-ce pas?

AIR *de Julie.*

J'aime à vous obéir, ma chère...

VICTORINE.

Vous allez entrer chez Chevet,
Il vous dira ce que je préfère.

ALEXANDRE.

Je vais piller tout son buffet...
Est-on plus aimable et plus belle!
Commande-t-on mieux un repas!
Quand la beauté possède autant d'appas,
Combien j'aime à vivre pour elle.

(*Il sort avec Elisa.*)

SCENE VI.

VICTORINE, puis JUSTINE.

VICTORINE.

Je n'aime pas qu'ils me rappellent le passé... J'y pense souvent malgré moi, et il vaut mieux s'étourdir.... Ça m'amusera de renouveler tout mon mobilier... On fait de si jolies choses maintenant.... Je veux du gothique tout ce qu'il y a de plus nouveau, du romantique, du fragile, enfin quelque chose qui séduise et qui ne dure pas.

JUSTINE.

Madame, votre tapissier est malade et ne peut pas sortir de chez lui... En montant sa garde, on l'a oublié quatre heures en faction, et il a gagné un gros rhume.

VICTORINE.

C'est contrariant.

JUSTINE.

Il envoie à sa place son premier garçon qui est là.

VICTORINE.

Cela revient au même.

JUSTINE.

D'autant plus que c'est un homme qui m'a l'air fort intelligent.... Il m'a dit en chemin que j'étais très-aimable et qu'il s'appelait Michel.

VICTORINE.

Michel !.... quel âge a ce garçon, quel air, quel taille ?

JUSTINE.

Mais dame, c'est un homme moyen, les cheveux noirs, l'air un peu triste.

VICTORINE, *à part.*

Si c'était lui.... Oui, c'est lui, plus de doute.

JUSTINE.

Faut-il le faire entrer, madame ?

VICTORINE, *après une pause.*

Tout de suite.

SCENE VII.

VICTORINE, *puis* MICHEL, JUSTINE.

VICTORINE.

Je ne sais ce que j'éprouve..., mais à l'idée seule de le revoir, là, devant moi, mon cœur bat, comme il n'a pas battu depuis long-temps.... Il me semble que je ne suis plus la même, et que je regrette le passé.... Le voici, voyons s'il me reconnaîtra....

(*Elle se place devant sa psyché, et arrange sa coiffure pour se donner une contenance.*)

JUSTINE.

Madame, voici le premier garçon de votre tapissier.
(*Elle sort.*)

VICTORINE, *tournant le dos à Michel.*

Asseyez-vous un instant, mon ami.

MICHEL, *à part.*

Voilà une dame qui est bien polie....

VICTORINE, *devant la psyché.*

Je suis enchantée, monsieur, que le hasard vous ait envoyé ici....

MICHEL.

Moi, madame ... (*A part.*) Ah mon Dieu, quel son de voix.

VICTORINE, *de même.*

Vous ne sauriez croire le plaisir que j'éprouve à me trouver avec vous.

MICHEL, *à part.*

Est-ce que, par hasard, ce serait..., Oh non, non, c'est impossible... (*Haut.*) Madame, je tâcherai que les étoffes et la façon répondent à votre confiance.

VICTORINE, *se retournant.*

Michel, ne reconnaissez-vous plus Victorine.

MICHEL, *surpris.*

Est-ce bien elle!

VICTORINE.

Remettez-vous, je vous en prie... regardez-moi..., oui je suis bien votre Victorine ; je suis bien cette pauvre petite grisette que vous aimiez tant.

MICHEL, *avec âme.*

AIR : *Eh non, non, non, ce n'est pas là Ninette.*

Victorine, est-ce vous ?
Vous en riche toilette,
Plus de simples bijoux,
Plus de simple toilette,
Eh non, non, non,
Vous n'êtes plus grisette,
Eh non, non, non, non, non,
Ne prenez plus ce nom.
Si l'amour est un dieu,
C'est près d'une fillette,
Adieu, madame, adieu,
En duchesse on vous traite,
Eh non, non, non,
Vous n'êtes plus grisette,

Eh non, non, non, non, non,
Ne prenez plus ce nom !
(*Il va pour sortir.*)

VICTORINE, *le retenant.*

Vous me quittez.... déjà....

MICHEL.

Oui.

VICTORINE.

Restez, Michel... je vous en prie... mon ami.

MICHEL, *redescendant la scène.*

Nous ne sommes plus amis, Madame, nous ne le sommes plus depuis ce malheureux jour où, venant vous chercher pour vous nommer ma femme, je ne trouvai que la solitude et le désespoir.

VICTORINE.

Pauvre Michel, je conçois que ma fuite ait dû vous affliger beaucoup... Ah, si vous saviez... plus tard, vous apprendrez les circonstances fâcheuses.. mais porlons de vous, de vos intérêts, de votre commerce... comment se fait-il donc que vous soyez maintenant simple garçon, vous qui vous étiez établi.

MICHEL.

Écoutez donc, tout le monde n'a pas de bonheur... j'ai eu des banqueroutes, des gens de mauvaise foi....

VICTORINE.

Que je vous plains !

MICHEL.

Entr'autres, un libertin qui, après avoir mangé ce qu'il avait, avec des danseuses, des femmes galantes, a déshonoré sa famille, en volant à un pauvre malheureux comme moi, une fourniture de 6000 francs.. Il se nommait M. de Roselle.

VICTORINE, *à part.*

Lui! ah je meurs de honte! (*Elle cache sa tête dans ses mains.*)

MICHEL.

On le dit passé en Angleterre, sans doute pour y faire encore des dupes.

Air : *Chaqu' soir au boulevard du Temple.*

Du vice il adopte la route,
J'suis sûr qu'il n'en sortira pas ;
Partout il fera banqueroute,
Le déshonneur suivra ses pas :
Craignant peu d'encourir le blâme,
Il saura braver le mépris ;
Le fripon ne change pas d'âme,
Il ne change que de pays.

VICTORINE, *à part.*

Et voilà celui que je lui ai préféré.

MICHEL.

Vous êtes indignée, n'est-ce pas ?

VICTORINE.

Oui, oui... vous ne sauriez croire quelle peine cela me fait.

MICHEL.

Ma foi, quand j'ai vu ça, je n'ai pas hésité... j'ai fondu la cloche, comme on dit, j'ai tout payé, et plutôt que de faire tort d'un sou à personne, je suis rentré comme premier garçon, chez M. Landry, mon ancien patron.

VICTORINE.

Et... vous trouvez-vous heureux, dans cette maison ?

MICHEL.

Certainement que je serais heureux, si je pouvais prendre ça sur moi... M. Landry a été touché de ma position de mon courage, j'ose le dire, et il m'a fait entendre qu'il pourrait bien, un jour, me donner son magasin et sa fille.

VICTORINE, *émue.*

Vous accepterez, Michel, n'est-ce pas ?

MICHEL.

Peut-être oui, peut-être non... Écoutez donc, madame, on ne se défait pas comme ça d'un premier attachement.

VICTORINE.

Quoi, Michel, vous m'aimeriez encore ?

MICHEL.

Je n'ai pas dit ça, madame, je n'ai pas dit ça... au surplus, qu'est-ce que ça vous fait, vous êtes mariée, sans doute ?

VICTORINE, *embarrassée.*

Parlons de vous, de vous seul.

MICHEL, *surpris.*

Ah !

VICTORINE.

On vous a trompé, on vous a enlevé le fruit de votre travail, de vos économies; eh bien! c'est à l'amitié de réparer ces pertes... Je suis riche, j'ai de l'or, des diamans, permettez-moi de vous offrir...

MICHEL, *avec dédain.*

Je vous remercie, madame, on ne mange pas de ce pain-là, dans ma famille.

VICTORINE.

Ainsi, Vous me refusez ?

MICHEL.

Je le dois.. je ne vous fais aucun reproche, Victorine; mais vous essayerez en vain de me cacher la vérité.

VICTORINE.

Mais si vos soupçons étaient injustes, si je vous prouvais que je n'ai jamais cessé de penser à vous... (*Timidement.*) de vous aimer...

MICHEL.

Vous m'aimeriez toujours.... ah non, non, c'est impossible.

VICTORINE.

Malgré les apparences qui m'accablent, je vous ai toujours conservé mon cœur.

MICHEL.

Oseriez-vous me le jurer ?

VICTORINE.

J'en fais le serment.

MICHEL, *avec joie.*

Victorine... Victorine!

JUSTINE, *entrant.*

Monsieur le duc désire parler à madame. (*Victorine fait un mouvement.*)

MICHEL.

Monsieur le duc ?

VICTORINE, *embarrassée.*

Un moment... qu'il attende... laissez-nous. (*Justine sort.*)

MICHEL.

Vous le voyez, madame, vous vouliez encore me tromper.

VICTORINE.

Vous tromper! ah, si vous pouviez lire au fond de mon cœur.

JUSTINE, *rentrant.*

Monsieur le duc insiste, et dit qu'il va partir.

VICTORINE, *s'emportant.*

Eh bien qu'il parte... suis-je donc son esclave ! (*Justine sort.*)

MICHEL.

Vous vous compromettez, vous vous perdez, madame.

VICTORINE, *avec élan.*

Eh ! que m'importe !.... qu'il garde ses richesses pour lui ; je ne veux, je ne désire que toi... j'ai eu des torts, de grands torts... mais je m'accuse, je m'humilie... je te demande pardon... ah ! toutes les jouissances de la vanité ne sont rien auprès d'un amour véritable et sincèrement partagé.

AIR : *Vaud. de la Somnambule.*

Oui, je le sens, oui, c'est toi seul que j'aime,
Oublions tout, Michel, embrasse-moi,
(Elle lui tend la main.)

MICHEL, *à part.*

Non, je saurai résiter à moi-même.

VICTORINE.

Comment, Michel, vous hésitez, je crois ;
Cette faveur que l'amitié réclame,
Pour vous, jadis, eut pourtant des attraits..

MICHEL.

Oui, j'en conviens, mais c'est qu'alors, madame,
C'était moi qui vous la demandais.

VICTORINE.

Ainsi, vous rejettez avec mépris, la fortune que je vous offre ?

MICHEL.

Il n'est plus temps, madame, il est un sort moins brillant, mais plus digne de moi : je m'y résigne, et dès demain je demande la main de celle, qui, du moins, ne me fera pas rougir aux yeux du monde.

VICTORINE.

Michel, ne m'abandonnez pas...

MICHEL.

Ne m'avez-vous pas abandonné, vous..... je ne vous dois plus rien, qu'un seul conseil... profitez au moins de votre prospérité, mais craignez la vieillesse, la perte de la beauté... ce sont les dernières paroles que vous entendrez de moi.....

VICTORINE.

Michel !

MICHEL.

Adieu, madame, adieu pour jamais.
(Il sort vivement.)

SCENE VIII.

VICTORINE.

Suis-je assez humiliée !... que ce duc si fier de son rang, de ses richesses, ose se présenter aujourd'hui chez moi, c'est sur lui que je ferai retomber mon dépit, toute ma colère. Déjà tout ce que j'ai reçu de lui excite mon indignation, ma fureur...

AIR : *de l'Angelus.*

Tous ses dons me sont odieux,
En les voyant mon cœur se brise,
C'est grâce à ces présens nombreux
Qu'on me fuit et qu'on me méprise....
Il faut que ma main les détruise....
(*Elle jette une parure et une écharpe à terre.*)
Tous mes chagrins me semblent oubliés,
Et j'éprouve un plaisir étrange...
(*Mettant le pied sur les parures.*)
Oui, lorsque je les foule aux pieds
Il me semble que je me venge (*bis*).

SCENE IX.

LES MÊMES, ELISA, ALEXANDRE.

ELISA.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce que tu fais donc là ?
(*Elle ramasse tout.*)

ALEXANDRE.

Il paraît que notre céleste amie a changé d'idée, et qu'elle a choisi un autre genre de distraction.

VICTORINE.

Laissez-moi, je suis furieuse.

ELISA.

Est-ce que tu ne te serais pas bien entendue avec ton tapissier ?

VICTORINE.

Je me suis ennuyée à la mort.

ALEXANDRE.

Au lieu de venir à cette charmante cavalcade... si vous aviez vu quelle belle réunion, au bois de Boulogne... il n'y manquait qu'un de ses ornemens... aussi, chacun se disait où est donc la divine madame de Saint-Victor.

VICTORINE, *moins triste.*

Vrai, on disait cela ?

ALEXANDRE.

Certainement.... à côté de ce charmant cavalier, monsieur de Saint-Alexandre, répondait un second.

ELISA.

Non, à côté de cette superbe amazone, madame la baronne Élisa, ajoutait un troisième.

ALEXANDRE.

Enfin, on vous cherchait partout, et on ne vous trouvait nulle part. Nulle part que dans son cœur....

VICTORINE.

Ainsi, l'on m'aime toujours, on me désire, on me recherche avec empressement.

ALEXANDRE.

Absente ou présente, vous êtes toujours la reine de la promenade... ce n'est pas étonnant, je vous vends de si beaux chevaux.

VICTORINE.

Et ce monsieur Michel qui se permet de me dédaigner.

ELISA.

Comment, Michel, ce garçon tapissier?

ALEXANDRE.

Ce prolétaire?

ELISA.

Il est donc venu?

VICTORINE.

Comment, n'a-t-il pas voulu me faire de la morale, des reproches, pendant que tout ce qu'il a de mieux à Paris m'attendait au bois.

ALEXANDRE.

Pendant que les plus beaux hommes de la capitale se mouraient de désespoir.

VICTORINE.

Et moi qui avais la bonté de l'écouter.. je m'en veux...

ELISA, *riant.*

Ah, ah, ah, c'est trop drôle.

ALEXANDRE.

Ah, ah, ah!

TOUS DEUX.

Ah, ah, ah.

ELISA.

Mais ris donc aussi toi!..

VICTORINE.

C'est qu'il m'avait presque effrayée, avec ses prédictions.. et puis, je ne sais quels souvenirs d'autrefois... une folie de ma part... croiriez-vous que j'ai renvoyé le duc pour l'écouter...

ELISA.

Ah! par exemple ça, c'est une bêtise.

ALEXANDRE.

C'est très-immoral.

VICTORINE.

Je suis sûr qu'il est fâché.

LE CHASSEUR, *entrant.*

De la part de monsieur le duc.

(*Il remet une lettre et sort.*)

VICTORINE.

Quand je vous le disais... c'est une belle lettre d'adieu.. oh! mais non... écoutez: « ma belle dame, vous êtes sans » doute irritée contre moi, puisqu'on m'a refusé votre » porte.....

ELISA.

Le pauvre homme!

VICTORINE, *continuant.*

» Vous aviez tort, ma toute belle, car je vous ména-

» geais une surprise agréable..... l'équipage à quatre » chevaux que vous avez désiré, vous attend à votre » porte, avec la jolie livrée bleu-de-ciel. »

Ce cher duc !.. en vérité, c'est un rêve !

ALEXANDRE.

Il n'y a que les grands seigneurs ! on a beau dire... seulement il a eu un tort, c'est de m'avoir enlevé cette fourniture-là.

VICTORINE.

Que je suis heureuse ! tout me sourit, je n'ai qu'à former un désir, et il est rempli sur-le-champ... Allons essayer mon nouvel équipage, et moutrer ma jolie livrée bleu-de-ciel. Monsieur Michel me verra peut-être passer.

AIR : *En avant bon courage* (*d'Adam*).

Mes amis, rien n'égale
Mon bonheur en ce jour;
Je n'ai point de rivale.
Dans ce brillant séjour.
L'éclat et l'élégance
Dont je pourrai briller
Valent bien je le pense
L'amour d'un tapissier.

TOUS.

Mes amis, rien n'égale, etc., etc.

VICTORINE.

Je suis déjà duchesse,
Je monterai plus haut,
Je veux être princesse.

ALEXANDRE.

Corbleu ! ce n'est pas trop.
(*La main aux dames.*)

ENSEMBLE.

Mais amis, rien n'égale, etc., etc.
(*Ils sortent.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISEME.

Un salon meublé modestement, des siéges, des tables de jeu. La porte du fond conduit dans la salle à manger.

SCENE PREMIERE.

MARIE.

(*Elle sort de la salle à manger.*)

Mon couvert est mis. Vingt-cinq places. Elles seront remplies. Ce n'est pas le monde qui manque à notre table d'hôte, surtout à l'heure du dîner... Mais ce sont les rentrées, les fins de mois qui ne se font pas exactement. Sans cela madame St-Marc ferait de bonnes affaires. Les fournisseurs sont étonnans! ils viennent vous demander de l'argent, comme si l'on en avait... Le pâtissier d'enface m'a dit encore ce matin : Mamselle Marie, dites de ma part à manselle Victorine, qu'elle a beau se faire appeler madame St-Marc, si elle ne solde pas aujourd'hui mon mémoire, elle peut rayer de son menu les petits pâtés et les charlottes russes!

Mais je ne me trompe pas, voilà l'amie intime de madame, qui est le matin marchande à la toilette, et le soir veuve d'un colonel.

SCENE II.

MARIE, ELISA.

(*Elisa est en tenue modeste, robe foncée.*)

ELISA.

Bonjour, Marie; madame St-Marc est elle ici? Ma chère enfant je voudrais la voir avant le dîner.

MARIE.

Elle est chez un huissier qui veut la poursuivre pour un billet qu'elle a fait à son lampiste.

ELISA.

Comment, ce vilain homme la tracasse encore... mais c'est une peste que ces gens-là.... Heureusement que je lui apporte un peu d'argent.

MARIE.

Vous allez la rendre bien heureuse, car elle est d'un triste aujourd'hui.

ELISA.

Pauvre Victorine, elle n'a pas de philosophie ; elle a du chagrin, de l'humeur, parce qu'elle a été obligée de quitter son appartement de la rue du Helder, de vendre son superbe ameublement : mais elle n'est pas sans ressources, elle a ouvert cette table d'hôte, où son amabilité l'a déjà fait remarquer. La fortune peut lui sourire encore ; une femme de trente-six ans ne doit pas renoncer à plaire, et j'en connais plus d'une qui voudrait lui ressembler.

MARIE.

Elle n'a pas perdu de vue cette idée-là. Quelquefois elle me dit : Marie, j'ai été riche, fêtée, adorée ; j'avais une voiture, une bonne table, et pour amis ceux que je voiturais, qui dînaient chez moi. Tout cela a disparu et les amis avec. Moi je lui dis : madame, c'est l'usage. J'ai fait vingt maisons, et j'ai vu partout la même chose !...

ÉLISA.

C'est comme moi, ma chère enfant, je fais, quelquefois aussi des réflexions sans que ça paraisse.... Ah ! si je n'avais pas été attachée à un mauvais garnement qui m'a abandonnée.

MARIE.

A propos de garnement, je crois avoir des nouvelles

de ce M. Alexandre. Tenez, c'est dans ce journal que je vous garde depuis trois jours, la gazette des tribunaux, qu'on lisait l'autre soir chez la portière. (*Elle tire un journal de sa poche.*) Voyez si cet article n'a pas tout l'air d'être votre objet....

ELISA, *prenant le journal et lisant.*

« Cour d'assises, le 16 avril 1831. Trois individus » accusés de vol figuraient hier sur les bancs de la » cour d'assises; deux seulement, les nommés Hubert » et Cyprien Bernard déjà repris de justice, ont été » condamnés à 5 ans de réclusion. Le troisième, qui » a été acquitté à la majorité d'une seule voix, se » nomme Alexandre dit le marchand de chevaux; il a » montré beaucoup d'audace pendant les débats, et ses » transports de gaîté en quittant le tribunal, ont pro- » voqué une fâcheuse impression dans tout l'auditoire. »

MARIE.

Votre Alexandre ne vendait-il pas des chevaux?

ELISA.

Le malheureux !... Et j'ai aimé cet homme-là. Il y a un âge où les passions nous font faire bien des folies.

MARIE.

V'là ce que c'est de ne pas aller aux informations.

ELISA.

Il a toujours joué avec sa réputation.

MARIE.

Est-ce qu'il en avait une?

ÉLISA.

Mais j'ai rompu avec lui, et j'espère bien ne plus le revoir... Ne montre pas ce journal à Victorine, je veux qu'elle ignore la vie agitée d'Alexandre. Elle avait de l'amitié pour lui. Elle voulait le faire dans ce temps-là le mentor de son Michel...

MARIE.

Je ne l'ai pas connu M. Michel, on dit que c'est un

bon garçon, quand madame en parle, c'est avec un gran plaisir... Elle pleure toujours.

ELISA.

Il est riche à présent, et à la tête d'un beau magasin.. mais il est ladre; ça ne fera jamais de sacrifices pour un femme.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VICTORINE, *en robe grise un peu sèche*

VICTORINE.

Bonjour, Élisa. Marie, est-il venu quelqu'un pendan mon absence?

MARIE.

Oui, madame des créanciers; nous ne voyons plu que ça.

ELISA, *riant.*

Eh bien! ça te donne de l'humeur; des créanciers tou le monde en a! c'est bon ton.

VICTORINE.

Elisa, tu ne changeras donc jamais?

ELISA.

Je ne crois pas; j'ai dans l'idée que j'y perdrais.

MARIE.

Madame, voilà bientôt l'heure du dîner, je vais donner un coup-dœil à la cuisine.

VICTORINE.

Nous aurons beaucoup de monde; as-tu dit au portier de monter?

MARIE.

Oui, madame, il servira à table et annoncera les convives.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

VICTORINE, ÉLISA.

VICTORINE.

Eh bien! m'apportes-tu de l'argent?...

ELISA.

Oui, ma chère, ton cachemire est vendu.

VICTORINE, *souriant.*

Ah!... c'est bien heureux.

ELISA.

Je l'ai placé chez une femme mariée qui avait des petites épargnes; elle va le faire tirer à la loterie par son mari qui doit le gagner au premier numéro sortant, c'est une affaire arrangée.

VICTORINE.

Je t'attendais avec impatience.

ELISA, *lui donnant un billet.*

Tiens, voilà cinq cents francs; il en a coûté douze, mais les affaires vont si mal....

VICTORINE.

Je te remercie toujours.

ELISA.

C'est la première fois que nous vendons aussi bien.

VITORINE.

C'est vrai... Hier encore.

AIR : *Vaudeville de l'anonyme.*

Je me disais, contre moi tout conspire,
J'ai bien perdu sur tous mes diamans;
Et j'ai donné mon premier cachemire,
Le mois passé, pour quatre cents dix francs.
Le sort maudit va-t-il quitter ma porte?

ELISA.

Tu le vois bien : désormais espérons;
Au premier schall la somme était moins forte,
Ma chère enfant, c'est aux derniers les bons.

VICTORINE.

Je ne t'ai pas dit encore que nous avions aujourd'hui de nouveaux convives.... Tiens, écoute le style fleuri d'un poulet que j'ai trouvé en entrant chez mon portier.

(*Elle tire une lettre de sa poche et lit.*)

« Madame,

« J'arrive de la campagne, j'ai entendu parler de votre « table d'hôte qui réunit chaque jour la société la plus « agréable et la mieux choisie, à raison de trois francs par « tête, sans le café; permettez-moi de me présenter aujour- « d'hui avec deux étrangers de mes amis, et croyez-moi, « dès à présent votre convive le plus dévoué.

« VICTOR DE NOIRVAL. »

ELISA.

Je ne connais pas ce nom-là..... C'est quelque provincial.... Il faut le bien recevoir; il nous amènera un jour tout son département.

LE PORTIER, *entrant.*

Madame, je vous annonce monsieur Victor de Noirval.

ELISA.

Eh bien, à la bonne heure, il ne se fait pas attendre.

SCENE V.

VICTORINE, ELISA, ALEXANDRE.

(*Il a vielli, son front est chauve, il est en habit noir un peu sec.*)

ALEXANDRE.

Bonjour mes adorables.

VICTORINE, *surprise.*

Monsieur Alexandre !

ELISA, *de même.*

Ah ! par exemple, voilà une surprise !

ALEXANDRE, *regardant Elisa.*

Tiens, c'est mon ancienne;... bonjour cruelle amie. Je vois que vous ne comptiez pas trouver dans monsieur de

Noirval ce mauvais sujet d'Alexandre qui, long-temps battu par la tempête, vient de toucher de nouveau la terre ferme, et d'y planter son pavillon... (*S'apercevant qu'elles se retournent après l'avoir regardé.*) Vous ne me dites rien... est-ce qu'on voudrait bouder. Mademoiselle Élisa a-t-elle oublié que j'ai régné en autocrate sur ce cœur, pendant une dizaine d'années ?... Toujours le même silence... Allons, mesdames, oublions le passé, un peu de philosophie, nous n'avons plus 25 ans. Notre cœur peut se taire, mais notre intérêt doit se faire entendre. Je viens vous proposer de signer un traité de paix... J'ai eu des torts, une jeunesse orageuse, c'est vrai, je ne le nie pas, mais j'avais des capacités que tôt ou tard on peut mettre à profit, et je rentre dans la société, brillant de tous mes avantages.

ÉLISA.

Tu parlerais jusqu'à demain que je ne te pardonnerais pas.

ALEXANDRE.

C'en est fait, je change de conduite, je me range... pour la dernière fois je me suis trouvé compromis dans une affaire assez désagréable : mais, quand j'ai été absous au tribunal des hommes, je ne puis être condamné par des femmes.

ÉLISA.

Il a toujours de l'esprit.

ALEXANDRE.

C'est quelque chose, mais ça ne suffit pas.

VICTORINE.

Je voudrais bien savoir ce que vous avez fait depuis si long-temps.

ALEXANDRE.

Plusieurs professions honorables qui ne me menaient à rien. J'ai été homme d'affaires ; vingt fois j'ai fait annoncer que je demandais un caissier, avec un cautionne-

ment de 5,000 fr., personne ne s'est présenté, j'ai fermé boutique. Poussé par un protecteur assez puissant que j'avais rencontré par hasard, j'ai obtenu l'emploi de bout de table dans une roulette; j'ai bientôt quitté la place, l'or me faisait mal aux yeux, je n'aime pas à voir l'argent qui ne m'apartient pas. Enfin j'ai fait des réflexions.

AIR : *de Préville et Taconnet.*

Je l'avouerai je suis changé ma chère.
Si quelquefois je dîne au cabaret,
Dans un café si j' prends un petit verre,
Si j' fume encor dans un estaminet,
Pour passer l' temps si j' fais mon cent d' piquet,
Si je bouscule un malin qui m'irrite,
Si le billard me voit toujours vainqueur,
De la beauté si j' suis l' consolateur,
L' reste du temps je vis comme un hermite,
Dans le repos je trouve le bonheur.

Maintenant, madame Saint-Marc, écoutez ce que je vous propose. Je connais beaucoup d'étrangers, je vous offre mes services, et je deviens, si vous le voulez, le pourvoyeur de votre table d'hôte pour la partie des convives; le soir je fais mes petites affaires à l'écarté; vous fermez les yeux là-dessus, et nous sommes tous contens.

VICTORINE.

Ne m'annonciez-vous pas déjà deux personnes.

ALEXANDRE.

Oui, un jeune Maltais, qui a de l'argent à dépenesr, et un habitant du Havre, qui vient de faire une succession... Ils vont arrriver; vous allez voir, dans le choix de ces deux personnages, un échantillon de ce que je vous réserve.

MARIE, *entrant.*

Madame, notre sale à manger est pleine de monde, deux individus que je ne connais pas désirent vous être présentés.

ALEXANDRE *à part.*

Justement ce sont mes deux pigeons.

ELISA.

Allons nous mettre à table.

ALEXANDRE.

La main aux dames.

(*Il leur offre la main, ils entrent tous trois dans la salle à manger.*)

SCENE VI.

MARIE.

A la bonne heure, voilà une société choisie ; des hommes en tenue de bal, des femmes charmantes, sans compter la foule qui va nous venir pour danser, et ce monsieur Alexandre au milieu de tout ça, après ce qui lui est arrivé, je n'y conçois plus rien.

SCENE VII.

MARIE, UN MARCHAND DE VIN, *portant un panier plein de bouteilles.*

LE MARCHAND DE VIN.

Mademoiselle Marie, je vous apporte du vin.

MARIE.

Dépêchez-vous donc, on est à table

LE MARCHAND DE VIN.

Voici le mémoire du bourgeois, il monte déjà un peu haut.

MARIE.

C'est bon, on vous le payera votre mémoire. (*Au portier qui traverse le théâtre.*) Tenez, Picard, voulez-vous mettre ce vin sur la table. (*Il emporte le panier.*)

LE MARCHAND DE VIN.

Adieu, mademoiselle Marie, je reviendrai tantôt recevoir mon argent ; êtes-vous sûre qu'on m'en donnera ?

MARIE.

Je le crois (*à part*), ce n'est pas aussi sûr que ton vin.

SCENE VIII.

MARIE, *un* MUSICIEN.

MARIE.

Ah ! c'est vous , monsieur le musicien , vous faites bien d'arriver, vous aurez du monde à faire sauter, ce soir.

LE MUSICIEN.

Tant mieux, mademoiselle Marie , je suis venu de bonne heure pour préparer mes nouvelles contredanses , j'ai apporté de quoi contenter les amateurs.

MARIE.

Je crois que vous aurez quelques quadrilles soignés.

LE MUSICIEN.

Comme jeudi dernier , n'est-ce pas ?.. c'était bien composé.

MARIE.

Avez-vous pris de nouveaux airs dans les pièces de théâtres ?

LE MUSICIEN.

Vous savez bien que c'est mon habitude, c'est avec leurs titres que je baptise mes en avant-deux, et mes chassez-huit.

MARIE.

C'est bon, je resterai là pour vous entendre.

(Le musicien arrange son pupitre.)

SCENE IX.

LES MÊMES, ALEXANDRE.

(Le portier arrangeant les tables.)

ALEXANDRE.

Marie, c'est à toi que je veux parler, chère amie, je quitte le dîner pour te recommander de préparer tout de suite nos tables d'écarté.

MARIE.

Ça sera bientôt fait, monsieur, il n'y a qu'à allumer les flambeaux et placer les cartes.

ALEXANDRE.

Placer les cartes, c'est le principal.... tiens voilà les quatre jeux dont nous aurons besoin ce soir. (*Il tire des cartes de sa poche.*)

MARIE.

Monsieur, nous en avons ici.

ALEXANDRE.

Fais ce que je te dis, mets celles-ci sur les deux tables, et garde celles de ta maîtresse pour une autre occasion. Quelle excellente fille! et quelle fidélité!.. Ton diner est délicieux, Marie!...

MARIE.

Vous trouvez?

ALEXANDRE.

Oui, et il faut voir comme on tombe dessus, quel carnage!

AIR: *A soixante ans on ne doit pas.*

Dans tout les temps une table servie
M'offre l'aspect d'un combat bien complet;
Quand l'un attaque une dinde rôtie,
D'un gros canard l'autre enlève un filet,
Et celui-ci la cuisse d'un poulet;
Le dessert vient terminer la partie.
Quand les vainqueurs en ont assez,
Quand les vaincus sont dispersés.
Tu les relèv's, excellente Marie,
Et tu déjeûn's avec tous les blessés.

MARIE.

C'est vrai pourtant.... allons, je vais préparer mon écarté.

ALEXANDRE.

C'est ce que tu as de mieux à faire.

Le musicien se place devant son pupitre, Marie au fond prépare les tables.

A merveille!... voilà mes cartes lancées, ce soir je veux pouvoir dire........



« Ma poche est un trésor,
» Dans mes heureuses mains, le cuivre devint or.

Il rentre dans la salle à manger.

SCENE X.

MARIE, *le* MUSICIEN, *ensuite le* PORTIER.

MARIE.

Est-il gai ce M. Alexandre! S'il pouvait se ranger un peu, ça serait un homme charmant.

LE PORTIER, *avec un plateau et des tasses.*

Mademoiselle Marie, j'apporte ce qu'il faut pour prendre le café.

MARIE.

Mettez tout ça là, Picard.

(Elle lui indique une table.)

PICARD.

Il n'y a plus que le sucre qui manque.

MARIE.

Je vais vous en donner.

PICARD.

Ah! voilà qu'on se lève de table.

SCENE XI.

ALEXANDRE, VICTORINE, ELISA, HOMMES *et* FEMMES.

CHOEUR.

AIR : *Walse de Robin de bois.*

De plaisir la tête enivrée,
Ici nous voilà réunis.
Pour passer gaîment la soirée,
Au milieu des jeux et des ris.

(On verse le café.)

ALEXANDRE, *à Victorine.*

Oui, tout ici captive, enflamme!
D'abord, repas délicieux !

Vous savez enchanter, madame,
Le goût, et l'oreille et les yeux.
(*Il lui baise la main.*)

CHOEUR.

De plasir la tête enivrée, etc., etc.
(*On prend le café, le musicien fait entendre son archet.*)

VICTORINE, *à un homme décoré.*

M. le baron, vous prenez du café ? (*à un autre.*) Chevalier, vous allez jouer, j'en suis sûre. (*Aux dames.*) Mesdames nous allons danser....

ELISA.

Comme cette femme-là fait les bien honneurs de chez elle !

UN CONVIVE, *à Marie.*

Marie, tu me rappelleras que je dois un supplément

MARIE.

Soyez tranquille, monsieur, je ne l'oublierai pas.

ALEXANDRE.

Un supplément ! cette bonne Marie, elle pense à tout.

AIR : *Comme il m'aimait* (*de M. Sans Gêne*).

Un supplément (*bis.*)
Sait aplanir plus d'un obstacle.
A table d'hôte, un supplément
Est nécessaire et nourrissant.
Allez-vous gratis au spectacle,
Vous pouvez crier au miracle,
Si vous entrez facilement.
Sans supplément. (*bis.*)
Sans supplément,
Assurément,
On reçoit bien des croqu'enjambes ;
Sans supplément (*bis.*)
Que serait maint corset charmant?...

Nos jeunes gens paraissent ingambes,
Mais je voudrais bien voir leurs jambes
Sans supplément. (4 *fois.*)

(*La contredanse commence. Les tables de jeu se garnissent. Alexandre se place à la première ; pendant la danse, plusieurs joueurs quittent successivement le vis-à-vis d'Alexandre.*)

UN JOUEUR A UN AUTRE.

Je perds douze louis, voilà onze fois que ce monsieur passe.

2e JOUEUR.

A qui le dites-vous, moi, je perds cinq cents francs.

1er JOUEUR, *à Alexandre.*

Monsieur, c'est une horreur ! vous faites sauter les rois.

ALEXANDRE, *se levant.*

Qu'est-ce que c'est, monsieur, pour qui me prenez-vous ?

LE 2e JOUEUR.

C'est un vol manifeste !

ALEXANDRE.

Chevalier, vous êtes un insolent !

TOUS.

Messieurs ! Messieurs !

LE 1er JOUEUR, *qui vient de compter les cartes.*

Il y a six rois dans le jeu.

ALEXANDRE.

C'est monsieur qui les a mis.

(*Grand bruit dans le salon. Les femmes jettent des cris. Victorine et Elisa cherchent à rétablir l'ordre. Marie arrive précipitamment.*)

MARIE, *à Victorine.*

Madame, madame, des étrangers d'assez mauvaise mine, demandant à vous parler, leurs figures n'annoncent rien de bon, je crois que ce sont des hommes de la

police ; notre portier qui est *un ci-devant* mouchard en a reconnu un.

SCÈNE XII.

Des hommes ayant des cannes à la main, se présentent subitement ; celui qui entre le premier montre son écharpe.

L'OFFICIER DE PAIX.

Au nom de la loi, madame, je fais fermer cette maison.

VICTORINE.

Mais, monsieur....

L'OFFICIER DE PAIX, *à un de ses hommes.*

Faites monter votre escouade. — Vous donnez à jouer, madame, vous allez avoir à rendre compte de votre conduite.

(*Victorine chancèle, se trouve mal ; tous les personnages l'entourent. Le rideau tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

PLACE DU CHATELET.

(A droite, l'entrée d'un bureau de prêt.) Grande foule sur la place; Aléxandre, devant une petite table d'escamoteur, est occupé à faire des tours de cartes; un compère en paillasse fait ranger les curieux.

—⁂—

SCENE PREMIÈRE.

ALEXANDRE, PAILLASSE, FOULE.

PAILLASSE.

Monsieur, continuez votre discours. Je ne me fatigue pas à vous entendre, vous parlez comme un livre avant l'invention de l'imprimerie.

ALEXANDRE, *d'une voix enrouée.*

M. Paillasse, j'attends la fin de votre péroraison... Je vous le répète, dignes appréciateurs de la science de l'escamotage et de la physique expérimentale. Je n'ai pas toujours exercé en plein air. Il y a quelques années, c'était dans les salons de la capitale que je faisais mes tours de cartes, et le plus malin n'y voyait souvent que du feu..... Victime, comme tant d'autres, des événemens qui assiégent la pauvre humanité, je me suis vu obligé de de quitter le frac du fashionable, mais c'est assez vous parler de moi. Je vais continuer mes horoscopes... Qu'est-ce qui a pris l'as de cœur ?

UN CONSCRIT, *sortant de la foule une carte à la main.*

Moi.

ALEXANDRE.

Grande réussite en cœur.... Jeune militaire, je suis bien aise de vous le dire, votre sort changera. Vous n'êtes pas destiné à manger toujours à la gamelle...... On a vu des

rois épouser des bergères...... Attention..... Une princesse étrangère devient éprise à la parade, d'un jeune caporal français, et brun ; le elle fait enlever dans ses états...... Il est nourri, logé, chauffé, blanchi, éclairé et couché avec le gouvernement....Aux frais de la princesse.

LE CONSCRIT.

Ça m'irait ben tout d'même..... Dites-moi donc, je crois que vous êtes sorcier, et ce que vous m'avez dit avant tout ça m'a frappé....

ALEXANDRE.

J'ai la science infuse, voilà tout.

AIR : *du Carnaval de Béranger.*

Je suis très-fort sur la nécromancie ;
Je devine tout, rien n'échappe à mes yeux :
Vous me parliez d'un' demoisell' Julie,
J'ai deviné qu'vous étiez amoureux;
De vous marier vous ne vous souciez guère,
J'ai deviné qu'vous aimiez le célibat.
En vous voyant sous l'habit militaire
J'ai deviné que vous êtiez soldat.

LE CONSCRIT.

C'est bien suprenant..... Êtes vous tous les jours sur cette place ?

ALEXANDRE.

La place du Chatelet.... Je ne manque jamais d'y venir faire une séance, quand je ne vais pas ailleurs.

LE CONSCRIT.

C'est suffisant.... Je reviendrai demain, j'ai encore quelque chose à vous demander.... V'là vos deux sous.

(*Il s'éloigne*).

ALEXANDRE, *à Paillasse.*

Notre recette est-elle à la hauteur des circonstances?

JANOT.

Nous avons fait 46 sous.

ALEXANDRE.

A deux sous par tête, c'est vingt-trois imbécilles.... Messieurs et mesdames, que ceux qui voudraient en savoir davantage, me suivent chez le marchand de vin en face, j'ai là un petit cabinet particulier, qui me permet d'entrer dans une infinité de détails qui deviennent déplacés sur cette place. (*Paillasse sonne de la trompette, tout le monde s'éloigne Alexandre et son compère entrent chez le marchand de vin.*)

SCENE II.

VICTORINE, *vêtue misérablement, sa contenance est triste.*

Cinquante ans écoulés ! un demi-siècle! Plus de jeunesse, plus de beauté, plus d'avenir ! et un passé sur lequel je n'ose jeter les regards ! La vanité, l'ambition m'ont conduite au vice... et le vice à la misère. Ce luxe acheté aux dépens de la considération, n'est pas même resté pour déguiser ce qu'a d'affreux la vie sans estime.... Et pourtant mon cœur est honnête. Voilà donc où peut nous mener une première faute ! Il faut se soumettre.

AIR : *Faut l'oublier.*

A dix-huit ans, de ma figure
Chacun vantait les agrémens;
A vingt-cinq ans, mille galans
S'extasiaient sur ma tournure;
Vous, dont les goûts sont inconstans,
Vous qui comptez chaque journée
Par mille plaisirs séduisans...
Femmes, craignez ma destinée } *bis*
A cinquante ans. }

Personne ne me plaint, personne ne croit qu'il y avait une âme pure, un esprit élevé, enveloppé sous ces dehors frivoles, et qu'il reste une pensée noble sous ces haillons trop mérités!—*Mauvaises connaissances !* Ce mot ne

résonne pas assez durement à l'oreille des jeunes filles qui donnent leur amitié. *Alexandre, Elisa !* Je me suis toujours méfiée d'eux, et comme de mauvais génies, ils m'ont toujours obsédée !

(*On entend crier, à deux sous et quatre sous les belles oranges*).

Encore la voix d'Élisa !

SCENE III.

VICTORINE, ÉLISA, *mal vêtue, coiffée d'un mouchoir, elle porte des oranges sur un éventaire. Elle a vieilli, elle a la voix enrouée.*

ÉLISA, *criant.*

Des bonnes oranges !... En voulez-vous, ma belle ?

VICTORINE.

Sa belle !

ÉLISA.

C'est un sucre ! vrai Portugal...... Doux comme don Miguel.

VICTORINE.

Laissez-moi.

ÉLISA.

On vous laisse. Qui est-ce qui vous force d'acheter ? Vous n'avez peut-être pas le sou...

VICTORINE.

C'est vrai.

ÉLISA.

Eh ben on le dit !... On n'est pas pendu pour être gueux. Voyons, acceptez un canon sur le comptoir : ça vous remettra le cœur au ventre.

VICTORINE.

Élisa !

ÉLISA, *la regardant.*

Dieu de dieu; Victorine.... c'est toi, ma fille.

VICTORINE.

Tu vois où m'ont menée tes conseils.

ÉLISA.

Par exemple!... Je t'avais conseillé de faire fortune.

VICTORINE.

Tu ne m'en avais pas indiqué les moyens.

ÉLISA.

Si je les avais eus!.... je ne vendrais pas des oranges. C'est dûr va, de trimer avec un éventaire et de se casser la poitrine pour faire un bénéfice de 30 centimes sur une douzaine, qu'on ne vend queq'fois pas!... Et toi qu'est-ce que tu fais maintenant? Tu n'as pas l'air de rouler carrosse.

VICTORINE.

Quand on eut vendu mes meubles, je fus trop heureuse d'accepter une place de dame de compagnie, chez un homme veuf, qui était venu jouer chez moi dans le temps...

ÉLISA.

Je parie que c'est ce gros enflé de Roberville, qui jouait si malheureusement!

VICTORINE.

Il fit de mauvaises affaires à la bourse.

ÉLISA.

Tu l'as planté là!...

VICTORINE.

Pour entrer femme de charge chez un célibataire.

ÉLISA.

Où tu ne t'es pas enrichie?

VICTORINE.

Il est mort, m'a oubliée dans son testament, et enfin, enfin je suis maintenant femme de ménage.

ÉLISA.

Quelle dégringolade, chère amie!... Et en as-tu beaucoup de ménages?

VICTORINE.

Un seul.

ÉLISA.

Est-il bon?

VICTORINE.

Quinze francs par mois.

ÉLISA.

Et nourrie?

VICTORINE.

Non.

ÉLISA.

Quel est donc le *rapé !...*

VICTORINE.

Un artiste... peintre en portraits, qui loge là, au sixième, dans la maison du Mont-de-Piété.

ÉLISA.

Je crois qu'il est au-dessus de ses affaires.

VICTORINE.

Il m'avait offert de m'épouser.

ÉLISA.

Heureusement que la rivière n'est pas loin.

VICTORINE.

J'y ai pensé... surtout quand je passe devant le beau magasin de Michel, et que je le vois riche, heureux, content...

ÉLISA.

Il nous croit mortes, bien sûr.... Enfin finale, il faut manger, et je te conseille de faire comme moi. Prends un commerce.

VICTORINE.

Et de l'argent?

ÉLISA.

J'en ai à ton service.

VICTORINE.

Bonne Élisa.

ÉLISA.

Tiens, avec ces trois francs!...

VICTORINE.

Trois francs !...

ÉLISA.

Tu auras pour vingt sous, un éventaire d'hasard, et pour quarante sous, un fonds d'alumettes et de bonne amadou.

VICTORINE.

Grand Dieu !

ÉLISA.

Quand on n'a pas le choix des ressources, il ne faut pas de fierté. Tiens, mois je vends des oranges dans la saison, des violettes quand il y en a, et des petits pois quand ils sont gros. (*Criant*), pois ramés, pois écossées !

SCENE IV.

LES MÊMES, ALEXANDRE,

ALEXANDRE, *arrive en chantant.*

AIR *de la Clochette.*

Le voilà, (*bis*)
C'est le bel Alexandre !
Me voilà, (*bis*)
Je n' me fais pas attendre,
Me voilà ,
Je suis là ,
Prêt à tout entreprendre!
Me voilà ,
Me voilà, etc., etc.

ÉLISA.

Toujours gai !

ALEXANDRE.

Vrai, tu as beau crier en plein air, ta voix douce va droit à mon cœur. Le timbre est un peu fêlé, la membrane enrhumée comme qui dirait un tambour qui s'est trouvé à la pluie , mais il y a de l'harmonie au fond.... Combien as-tu gagné aujourd'hui ?... Prête-moi cent sous.

ELISA.

Cent sous! on a beń de la peine à les faire en huit jours.

ALEXANDRE.

Mais il y en a sept que je ne t'ai vue.

ÉLISA.

Je le crois bien. D'où viens-tu de courir! tu auras encore couché à la préfecture?

ALEXANDRE.

Non. J'ai une indigestion de salle St-Martin. Il y a trop mauvaise compagnie, on s'y perd. Vrai, dans une ville civilisée comme Paris, c'est une infamie de confondre les honnêtes gens avec la canaille, et les escrocs avec les voleurs!

VICTORINE, *émue.*

Adieu Élisa.

ALEXANDRE.

Encore un organe de connaissance! Je ne me trompe pas, c'est vous mam'selle Victorine!... On a raison de dire que les vrais amis se retrouvent dans le malheur! Pardon de l'expression inconvenante : mais le costume est analogue à une position peu lucrative.

VICTORINE.

Il n'est que trop vrai, monsieur Alexandre.

ALEXANDRE.

Il faut vous dire, ma princesse, que j'ai changé de nom ; et que voltigeant sur les places publiques de la capitale, où j'exerce la dextérité des doigts, les collègues, eu égard à mon physique, m'ont surnommé Belle-Image.

ÉLISA.

Tu sais comme il était farce et comme il nous amusait au dessert dans ta table d'hôte, eh bien il s'est fait escamoteur.

ALEXANDRE.

Les talens de société sont bons à quelque chose; ils

font ressource dans l'occasion. Je faisais passer la muscade, sauter la coupe: je professe aujourd'hui en plein air, et je cumule, aux tours de cartes et de gobelets, l'art de la chiromancie, disant la bonne aventure, et avalant des épées et des petits verres pour me rafraîchir le gosier.

ÉLISA.

Il faut bien vivre.

ALEXANDRE.

C'est une nécessité, à ce qu'on dit. Aussi j'ai z'un projet d'établissement pour sortir de la position où je vergette. Elle est plus voyante que brillante, et si elle satisfait mon amour propre, elle ne suffit pas à mon ambition.

VICTORINE.

Ah! monsieur Alexandre, jusqu'à présent c'est l'ambition qui nous a perdus.

ALEXANDRE.

Perdus, pas encore, et si par un peu d'énergie on pouvait reparaître avec avantage sur l'horizon social, je me ferais un plaisir de vous faire partager mes succès.

ÉLISA.

Qu'est-ce que tu espères donc? Est-ce que tu as des ressources?

ALEXANDRE.

Le génie en a toujours, c'est dans l'adversité qu'il triomphe.

VICTORINE.

Je vous remercie des bonnes intentions que vous avez pour moi; mais je n'en profiterai pas.

ALEXANDRE.

Pourquoi donc. Je vous ai eu des obligations dans votre prospérité, je veux vous associer à la mienne.

ELISA.

Ta prospérité, tu en as donc en perspective?

ALEXANDRE.

Oui mes enfans, on m'offre un joli commerce, j'ai

une boutique en vue, la location est arrêtée, le dernier adieu donné, je vais payer ce soir le premier terme : mais il me faut pour oela de l'argent.

ELISA.

Que c'est malin !.... Et tu n'en a pas ?

ALEXANDRE.

Non, mais j'ai des effets, il ne s'agit que de les mettre en gage ; ils sont là chez le marchand de vin. Elisa, tu vas les porter au bureau de prêt.

(*En ce moment un Sergent de ville qui a paru dans le fond, semble observer attentivement les trois personnages qui sont en scène.*)

ELISA.

Non, non je n'aime les bureaux de prêt que de loin. Pourquoi n'y vas-tu pas toi-même ?

ALEXANDRE.

Je ne peux pas, pour des raisons à moi particulières : mais mam'sellez Victorine, vous qui ne devez pas y être connue, vous allez me faire le plaisir de porter ça chez le trésorier des pauvres.

ELISA.

Justement elle demeure dans la maison.

VICTORINE.

J'y ai malheureusement assez d'effets.

ALEXANDRE.

Ça ne vous gênera pas d'y joindre ce paquet-là.... Je vais vous le chercher.

(*Il court chez le marchand de vin.*)

VICTORINE.

Je ne demande pas mieux que de vous obliger.

ELISA, *à part.*

Où a-t-il trouvé des effets à mettre en gage, il n'en a pas pour mettre sur son corps.

VICTORINE.

Il va, dit-il, prendre un petit commerce ! s'il pouvait réussir ! je lui souhaite plus de bonheur que je n'en

ai eu... Et moi, n'apercevrai-je pas dans l'avenir une main tendue pour me secourir !

(*Le jour a baissé depuis le milieu de la scène au moment où Alexandre rentre, le sergent de ville prête à ce qui se passe une attention plus marquée.*)

ALEXANDRE, *remettant le paquet à Élisa.*

Tâchez d'avoir une bonne somme de ce chrétien-là ! car ils sont diablement juifs. Il nous faut au moins trois cents francs de ce paquet.

VICTORINE.

Trois cents francs !... Oh si j'avais maintenant une pareille somme, je me croirais riche pour toujours.

(*Elle entre dans le bureau du Mont-de-Piété.*)

(*Le sergent de ville fait quelques signes de satisfaction et sort.*)

SCENE V.

ELISA, ALEXANDRE.

ELISA, *amenant Alexandre sur le devant.*

Ah ça, dis-moi un peu où tu as pu te procurer des effets si conséquens.

ALEXANDRE.

C'est le secret de mon génie.

ELISA.

Eh bien, je veux le savoir, moi, ton secret.

(*Ici l'orchestre joue en sourdine l'air* : Garde à vous.

ALEXANDRE.

Silence, j'entends la garde.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE SERGENT DE VILLE, MICHEL, CHASSEURS, *puis* VICTORINE.

LE SERGENT DE VILLE.

Je vous dis, monsieur le caporal, que je suis sûr de

mon fait : restez là un moment avec votre escouade, je me charge du reste.

(*Il s'approche du bureau du Mont-de-Piété, et se cache derrière la porte.*)

MICHEL, *à sa patrouille.*

Halte. Front.

(*La patrouille se tient au fond du théâtre.*)

VICTORINE, *sortant du bureau.*

(*A elle-même.*) Ils n'ont pas voulu me donner plus de deux cents francs : je lui rapporte son paquet.

LE SERGENT.

Halte-là.... D'ou venez-vous?

VICTORINE.

Ah mon Dieu, vous m'avez fait peur.... Je viens, je viens de chez moi.

LE SERGENT.

Tu mens.... tu viens du bureau de Mont-de-Piété..... D'où tiens-tu ce paquet ?.... Il contient des objets volés....

VICTORINE, *laissant tomber le paquet.*

Volés !... (*A part.*) A mon Dieu, serait-il possible.... (*Haut.*) Ce paquet n'est pas à moi, monsieur.... Je suis une pauvre femme, bien malheureuse..... mais je n'ai pas volé....

LE SERGENT.

Alors, tu as recélé.

VICTORINE.

Moi.... non, non, je vous le jure, j'ignorais tout....

LE SERGENT.

Pourquoi fréquentes-tu de la canaille.... Il faut me suivre à la préfecture.

(*Il la pousse du côté de la patrouille.*)

VICTORINE.

Grâce, grâce.... (*Elle se jette à genoux.*) Je ne suis pas coupable.

MICHEL, *s'approchant.*

Eh bien, voyons, qu'y a-t-il; parlez, madame, de qui tenez-vous ce paquet?

VICTORINE.

Michel! ah, je me meurs!

MICHEL.

Victorine! grand Dieu! Dans quel état....

AIR : *d'Aristipe.*

Voilà pourtant où conduit la misère !
(*Au caporal.*)
Écoutez-moi ; vous avez les effets,
Ne pourrions-nous assoupir cette affaire ?
La malheureuse éprouve des regrets ; (*bis*)
Que sa faute soit ignorée,
Entendons-nous, cela peut s'arranger...
En l'arrêtant, elle est déshonorée!....
Le déshonneur peut-il la corriger?... (*bis*)

VICTORINE, *égarée.*

Le déshonneur!... Ah !... Oui.... l'infamie.... la prison.... jamais.... plutôt la mort! (*Elle va vers Michel.*) Michel, adieu ! adieu.... pour jamais.

(*Elle s'éloigne rapidement, court vers le parapet, et se précipite dans la rivière. Tout le monde courst vers le fond.*)

TOUS.

Au secours ! au secours !

(*Des gens du peuple accourent avec des flambeaux, des lanternes.*)

MICHEL.

Sauvez-la ! sauvez-la.

LE SERGENT.

Elle s'est jetée de si haut, la malheureuse !... Quand on la rattraperait....

MICHEL.

Et personne ! personne !—Ah si je pouvais la sauver....

(Il se débarrasse avec précipitation de son schakos, de sa giberne. Il va pour se jeter à l'eau.)

LE SERGENT DE VILLE, *revenant.*

Il n'est plus temps, elle est morte.

MICHEL.

Morte!

TOUS.

Morte!

Tableau. *(Le rideau baisse.)*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CINQUIÈME ACTE.

La petite chambre du premier acte.

SCENE PREMIERE.

(*Victorine est sur son lit, la rose dans le verre, la petite lampe brûle sur sa table de nuit. On frappe à la porte.*)

MICHEL, *en dehors.*

Victorine !... Victorine.

VICTORINE, *d'une voix étouffée.*

Grâce, grâce, je suis innocente...

(*Elle jette un grand cri.*)

Ah !... grand Dieu !... (*elle se frotte les yeux*), quel rêve affreux j'ai fait ! (*Elle saute à bas des son lit.*)

MICHEL, *dehors.*

Ouvrez donc, Victorine, il ne faut pas m'en vouloir de ce que je vous ai dit hier au soir.

VICTORINE, *regardant la porte.*

Hier au soir !.. —Oui ! —Voilà bien ma petite chambre. Ma lampe brûle encore. Le bouquet de roses que j'ai mis sur ma table n'est pas encore fané. (*Riant comme une folle et pleurant en même temps.*) Ah, ah, ah !... que je suis heureuse, que je suis heureuse. (*Elle tombe à genoux*). Ah ma mère que je te remercie ! c'est toi qui m'as envoyé cette heureuse inspiration !

MICHEL, *en dehors.*

Victorine ! vous ne voulez donc pas m'ouvrir ?

VICTORINE.

Michel, un petit moment, je ne suis pas encore habillée... (*A elle-même*), mais tout cela est-il bien un rêve !.... il faut que je me regarde, pour être bien sûre que je suis rajeunie... c'était si affreux d'être vieille et laide... (*Elle se regarde au miroir*), non... il n'y a rien de changé.

AIR: *Pourquoi pleurer*, (du concert à la cour.)

C'est toujours moi,
C'est toujours moi;
(*Regardant le bouquet.*)
Non, ce bouquet de fleurs nouvelles,
Du temps n'a pas subi la loi;
Et moi je suis jeune comme elles....
C'est toujours moi.

Même air.

C'est toujours moi,
C'est toujours moi,
D'hier voilà bien ma toilette,
Et malgré le rêve je croi....
(*Elle retourne au miroir*),
Je suis encore un peu coquette,
C'est toujours moi.

MICHEL, *en dehors.*

Êtes-vous bientôt prête?

VICTORINE.

Un peu de patience.

MICHEL.

J'attends... là, sur le carré! Je ne m'en irai pas.

(*On frappe de l'autre côté.*)

ELISA, *en dehors.*

Victorine! eh bien, pourquoi ta clef n'est-elle pas à ta porte?

VICTORINE.

C'est Elisa, qui vient pour me chercher! toutes mes idées me reviennent, maintenant.

ELISA, *en dehors.*

Ouvrez-moi donc!

VICTORINE.

Pas encore, je m'habille.

ELISA.

Je t'aiderai.

ALEXANDRE, *en dehors.*

Elle vous aidera, mamz'elle Victorine.

VICTORINE.

Ah! Alexandre est là. (*Haut.*) Je ne puis pas ouvrir.

ALEXANDRE.

N'ayez pas peur, je n'entrerai pas... j'ai l'usage du monde.

VICTORINE, *haut.*

Je ne puis ouvrir, vous dis-je, revenez... revenez dans un quart-d'heure. (*A elle-même*). Michel sera là. (*Elle passe sa robe et parle tout en s'habillant.*) Oh quelle leçon terrible! j'en profiterai, du moins! ô ma mère, que je te remercie... car c'est toi qui m'a inspiré toutes ces pensées... tu m'as donné le conseil que j'implorais de toi... il sera suivi par ta fille.

(*Elle court à la porte et l'ouvre.*)

SCENE II.

VICTORINE, MICHEL.

VICTORINE.

Entrez, Michel! entrez, mon véritable ami.

MICHEL, *bien vêtu, bouquet, gants blancs.*

Vous voyez ma tenue, Victorine. Elle vous annonce que je ne doutais pas de vous. Car si j'étais venu paré ainsi, et que vous m'eussiez renvoyé, j'aurais été bien honteux.

VICTORINE.

Michel, mon bon Michel... jamais je ne vous ai tant aimé.

MICHEL.

Quoi, sans conditions?

VICTORINE.

Sans conditions... je suis prête à vous suivre chez le notaire.

MICHEL, *joyeux.*

Chez le notaire!..

AIR : *depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Dites-vous vrai, ma chère Victorine?

VICTORINE.

Oui mon ami... sentez battre mon cœur!...

MICHEL.

Hier au soir, j'avais l'âme chagrine ;
Ce matin je crois au bonheur.
D' vous épouser je m' fais d'avance un' fête.
Que j' dois rendre grâce à vos soins!..
Vous m'ménagiez ce joli tête à tête....
(*Il veut l'embrasser.*)

VICTORINE.

Allez chercher bien vite les témoins. (*bis*)

MICHEL.

Je les ai amenés avec moi ; ils m'attendent en bas... je vais les faire monter. (*Il sort.*)

VICTORINE.

Maintenant, je puis ouvrir à Elisa.

SCÈNE III.

VICTORINE, ELISA, ALEXANDRE, *ensuite* MICHEL.

ELISA.

Enfin tu veux bien nous ouvrir... viens vite, ma bonne, un déjeûner charmant nous attend.

ALEXANDRE.

Je suis du déjeûner, moi : et j'y ferai des tours de cartes.

ELISA.

Comment, pas plus de toilette que ça...

ALEXANDRE.

C'est trop modeste pour la circonstance.

ELISA, *à Victorine.*

La voiture de monsieur Jules est en bas.

MICHEL, *rentrant.*

Le fiacre est à la porte.

ALEXANDRE et ELISA.

Le fiacre !

VICTORINE.

Michel', tout à l'heure je vous suis, je descends avec vous... Elisa, Alexandre, je n'ose vous regarder sans frémir.

ELISA, *surprise.*

Eh bien, c'est aimable!

ALEXANDRE.

Il me semble pourtant que je n'ai pas un physique à faire peur.

VICTORINE.

Je n'ose m'expliquer, mais pensez à l'avenir.....

ALEXANDRE.

Ah ça, elle a donc eu un cauchemar, cette nuit.

VICTORINE.

Demain, je promets de tout vous conter... à vous.... (*donnant la main à Michel.*) A mon mari... nous serons tous heureux, je l'espère, et cela, grâce à mon rêve, grâce à cette inspiration du ciel qui m'a dicté mon devoir..

VAUDEVILLE.

AIR : *de la galope.*

CHOEUR GÉNÉRALE.

La nuit porte conseil ;
Prudence,
Et surtout patience.
La nuit porte conseil,
Attendons au moins le réveil.

VICTORINE.

(*A Elisa et à Alexandre.*)
Amis, si par malheur,
D'une action blâmable,
L'appât souvent flatteur
Séduisait votre cœur,
Pour échapper soudain
A tout désir, coupable,

Pour résister, enfin,
Retenez mon refrain....

La nuit porte conseil;
Prudence,
Et surtout patience.
La nuit porte conseil,
Attendez au moins le réveil.

ALEXANDRE.

Rédacteurs de journaux
Vous qui tenez registre
De tous nos libéraux,
Tant anciens que nouveaux;
Qui croyez bonnement,
Si l'un d'eux est ministre,
Qu'après, il est vraiment,
Le même homme qu'avant....

La nuit porte conseil;
Prudence,
Et surtout patience.
La nuit porte conseil,
Attendez au moins le réveil.

ELISA.

Chasseurs et voltigeurs
Qui, pendant votre absence,
En paix vous confiez
A vos chastes moitiés;
Et toi, mari jaloux,
Qui crois à l'innocence
De cet objet si doux
Dont tu deviens l'époux....

La nuit porte conseil;
Prudence,
Et surtout patience.

La nuit porte conseil,
Attendez au moins le réveil.

MICHEL.

Maîtres du genre humain,
Despotes de la terre,
Rois qui régnez, enfin,
De par le droit divin;
Si, pour sa dignité,
D'un accès de colère,
L'un de vous est tenté
Contre la liberté....

La nuit porte conseil;
Prudence,
Et surtout patience.
La nuit porte conseil,
Attendez au moins le réveil.

VICTORINE, *au public.*

Si par un coup de main,
Vous appuyez la pièce;
Daignez frapper soudain,
Sans attendre à demain.
Mais si c'est votre avis
De blâmer sa faiblesse,
Nos auteurs réunis
Demandent un sursis....

La nuit porte conseil,
Messieurs, patience,
Indulgence,
La nuit porte conseil,
Attendez au moins le réveil.

FIN.

